

Rennes

EXPORAMA
Rennes 2023



Forever Sixties

L'esprit des années 1960
dans la Collection Pinault

Collection Pinault

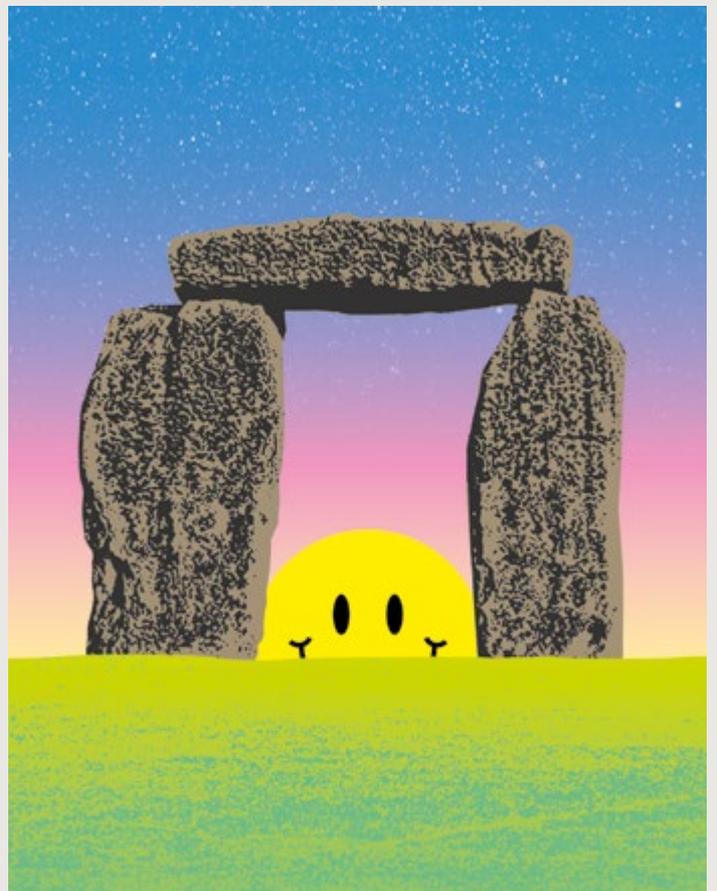
10 juin — Couvent
10 sept. 23 des Jacobins

Art is Magic

Une rétrospective
de Jeremy Deller

Jeremy Deller

10 juin — La Criée
17 sept. 23 centre d'art
Musée des contemporain
beaux-arts Frac Bretagne



Dossier de presse

Com muniqué de presse

Contacts presse

Rennes, Ville et Métropole
Tiphany Aymard
attachée de presse
t.aymard@rennesmetropole.fr
06 48 24 20 20

Collection Pinault
Dimitri Besse
attaché de presse
dimitri@claudinecolin.com
06 45 71 58 75

En couverture :
Martial Raysse, *Belle des nuages*,
1965, Pinault Collection

Copyright obligatoire : Photo : Aurélien Mole.
© Adagp, Paris, 2023

Jeremy Deller, *Une Nouvelle Aube*,
2021, de l'ensemble *Warning Graphic
Content*, 1993-2021

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ;
The Modern Institute / Toby Webster LTD,
Glasgow ; Art : Concept, Paris

Sommaire	
3	Communiqué de presse
7	Forever Sixties L'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault
8	Parcours de l'exposition
29	Catalogue de l'exposition
31	Biographies des commissaires
32	La Collection Pinault
34	Sélection de visuels pour la presse
36	Art is Magic Une rétrospective de Jeremy Deller
37	Édito des commissaires
38	Parcours de l'exposition
44	Biographie de Jeremy Deller
45	L'édition « Art is Magic, le meilleur livre de Jeremy Deller »
46	Biographies des commissaires
48	Présentation des trois lieux
49	Sélection de visuels pour la presse
51	Informations pratiques
52	Exporama 2023
53	Rennes et l'art contemporain
54	La Bretagne et l'art contemporain
55	Venir à Rennes

Exporama, le rendez-vous annuel de l'art contemporain à Rennes, sera de retour à l'été 2023. Mis en œuvre par la Ville et la Métropole, ce festival propose aux publics un parcours urbain valorisant les multiples initiatives rennaises en matière d'art contemporain. Cette troisième édition aura pour expositions majeures « Forever Sixties. L'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault » et « Art is Magic », une rétrospective consacrée à l'artiste anglais Jeremy Deller.

Après « Debout ! » (2018) et « Au-delà de la couleur » (2021) au Couvent des Jacobins, la Collection Pinault, la Ville de Rennes et Rennes Métropole renouent leur collaboration à l'occasion d'une exposition thématique. À travers plus de quatre-vingts œuvres emblématiques, dont certaines n'ont encore jamais été exposées par la Collection Pinault, l'exposition « **Forever Sixties** » propose un éclairage sur un moment décisif de l'histoire de l'art contemporain, la révolution visuelle des années 1960, et ses échos dans la création des décennies suivantes. L'exposition se tiendra au Couvent des Jacobins du 10 juin au 10 septembre.

Le Musée des beaux-arts, La Crie centre d'art contemporain et le Frac Bretagne s'unissent pour accueillir « **Art is Magic** », la première rétrospective consacrée à l'artiste britannique Jeremy Deller en France. Jeremy Deller développe depuis les années 1990 une pratique qui évolue entre art conceptuel, performance, installation et vidéo, trouvant toujours sa source dans des sujets en prise avec la réalité sociale et politique. Proposée sur trois lieux, cette exposition, qui entre en résonance avec « Forever Sixties », sera présentée du 10 juin au 17 septembre.

Forever Sixties

L'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault

Sous influence anglo-américaine, les années 1960, les *sixties* en anglais, forment une décennie contrastée. Elles sont le plus souvent caractérisées par le boom démographique et économique du 20^e siècle, l'émergence de la société de consommation et le début de la conquête spatiale. Elles sont tout autant le théâtre de profonds conflits idéologiques : la Guerre froide, les guerres de décolonisation, les mouvements des droits civiques et ceux de la libération sexuelle. L'exposition souligne l'ambivalence de cette décennie charnière où se définissent les bases du monde contemporain.

Libération, répression, appropriation ? De quoi les *sixties* sont-elles le nom ? Vaste champ de tensions sociétales et d'investigations artistiques, cette période oppose – parfois de la façon la plus radicale – conservatisme et démocratisation, culture dominante et contre-cultures alternatives, conformisme et rêves d'évasion. Produit et symptôme de l'époque, résolument engagé du côté du présent, le Pop Art aux États-Unis et en Europe affole le regard en redéfinissant, entre 1956 et 1968, les canons d'une modernité à bout de souffle. Il instille un esprit critique et rebelle qui continue aujourd'hui de posséder l'art contemporain.

En rupture avec le courant de l'abstraction des années 1950, le Pop, et le nouveau réalisme en France, renverse les hiérarchies traditionnelles et fait entrer, par assemblage, dans le domaine des arts et de la pensée, les enjeux et les objets du quotidien, la société du spectacle et la publicité, la réalité des luttes politiques, féministes et raciales et l'actualité des médias de masse qui transforme le monde occidental en un « village global » selon l'expression de Marshall McLuhan.

Avec les œuvres de Richard Avedon, Evelyne Axell, John Baldessari, Teresa Burga, Robert Colescott, Llyn Foulkes, Gilbert & George, Robert Gober, Richard Hamilton, David Hammons, Duane Hanson, Alain Jacquet, Edward Kienholz, Kiki Kogelnik, Barbara Kruger, Christian Marclay, Tim Noble & Sue Webster, Raymond Pettibon, Michelangelo Pistoletto, Richard Prince, Martial Raysse, Martha Rosler, Ed Ruscha, Niki de Saint Phalle, STURTEVANT, Jerzy Ryszard « Jurry » Zielinski...

Avec un choix de pochettes de disques historiques et une playlist de près de cent titres emblématiques des années 1960 conçue spécialement par Étienne Daho à l'occasion de l'exposition.

Commissariat
Emma Lavigne
Directrice générale de la Collection Pinault

Tristan Bera
Chargé de recherche au sein de la Collection Pinault

Horaires d'ouverture
du mardi au dimanche, de 10h à 19h.
Nocturne chaque mercredi jusque 22h
(fermeture des portes à 21h).

Art is Magic

Une rétrospective de Jeremy Deller

« Art is Magic » est la première rétrospective en France du célèbre artiste britannique Jeremy Deller (1966, Londres), lauréat du prestigieux Turner Prize en 2004 et représentant de son pays à la Biennale internationale d'art contemporain de Venise en 2013. Jeremy Deller s'intéresse aux cultures populaires et aux contre-cultures. Les questions sociales, l'histoire, mais aussi la musique, sont au centre des investigations de l'artiste. Teintées d'un humour acide et d'un discours socio-politique assumé, ses œuvres font un lien entre la culture – vernaculaire ou de masse – et le monde du travail. Ses recherches l'ont mené à explorer l'histoire sociale de son pays et au-delà, à travers les conflits sociaux de l'ère thatchérienne, le groupe Depeche Mode, le monde du catch, les ferments du Brexit, ou encore l'Acid house et le mouvement rave, avec le souci constant d'impliquer d'autres personnes dans le processus créatif.

L'exposition « Art is Magic » dresse un large panorama de l'œuvre de l'artiste des années 1990 à aujourd'hui à partir d'une quinzaine de projets et œuvres majeurs qui ont ponctué son parcours. Elle sera, par ailleurs, l'occasion de publier le premier ouvrage rétrospectif du travail de l'artiste en langue française.

Une rétrospective en trois univers

Le Musée des beaux-arts livre un panorama de sa création depuis les années 2000, avec des dispositifs qui combinent performance, vidéo et installation. Les œuvres *Valerie's Snack Bar* et *Speak to the Earth and It Will Tell You* explorent ce qui cimenter la solidarité et la complicité entre habitants – le fameux « lien social ». *The Battle of Orgreave* et *Putin's happy* s'offrent comme des instruments d'investigation pour questionner les luttes politiques et leur traitement médiatique, qu'il s'agisse de conflits sociaux de l'époque thatchérienne ou des débats plus récents sur le Brexit.

On retrouve cette inscription dans l'histoire – politique, sociale, de l'art – à La Criée centre d'art contemporain, avec *Warning Graphic Content*, ensemble qui réunit les œuvres imprimées et les affiches de Jeremy Deller de 1993 à 2021, soit plus d'une centaine de pièces. En écho, dans le diaporama *Beyond the White Wall*, Jeremy Deller raconte, en voix off, les projets qu'il a réalisés dans l'espace public et qui floutent les frontières entre l'espace de l'art et l'espace social.

Le parcours au **Frac Bretagne** présente Jeremy Deller comme le grand observateur de la culture vernaculaire au Royaume-Uni. Réunissant dessin, peinture, cinéma, performances, costumes, décoration, opinions politiques et humour, ainsi qu'objets étonnants, *Folk Archive* (2005 avec Alan Kane) célèbre l'activité d'un large éventail de loisirs et d'activités britanniques, et démontre que l'art populaire en Grande Bretagne est à la fois répandu et vigoureux. En pendant de cette installation, trois œuvres filmiques traitent également de l'appropriation culturelle populaire : *English Magic* (2013), *Everybody in the Place: an Incomplete History of Britain 1984-1992* (2018) et *Our Hobby is Depeche Mode* (2006, avec Nick Abraham).

Commissariat
Étienne Bernard
Directeur du Frac Bretagne

Jean-Roch Bouiller
Directeur du Musée des beaux-arts de Rennes

Sophie Kaplan
Directrice de La Criée centre d'art contemporain

Claire Lignereux
Responsable art moderne et contemporain au Musée des beaux-arts de Rennes et coordinatrice Exporama

Horaires d'ouverture
Musée des beaux-arts
20 quai Émile Zola
du mardi au dimanche, de 10h à 18h

La Criée centre d'art contemporain
Place Honoré Commeurec
du mardi au dimanche, de 13h à 19h

Frac Bretagne
19 avenue André Mussat
du mardi au dimanche, de 12h à 19h

Accès gratuit pour les moins de 26 ans

Afin de toucher le plus large public, la Ville de Rennes et Rennes Métropole proposeront un accès gratuit à ces deux expositions pour les jeunes de moins de 26 ans, les personnes en situation de handicap et leur accompagnant, les titulaires du dispositif *Sortir!*, les titulaires des minima sociaux et les demandeurs d'emploi.

Un billet couplé donnant accès aux expositions « Forever Sixties » (Couvent des Jacobins) et « Art is Magic » (Musée des beaux-arts, La Criée centre d'art contemporain, Frac Bretagne) sera mis en vente. Plein tarif : 12 € / tarif réduit : 7 €.

Exporama, un festival d'art contemporain

Exporama donne à voir le rapport constant qu'entretient Rennes à l'art contemporain, et son engagement en faveur de la création artistique et de sa diffusion, à travers une mosaïque d'acteurs et d'offres culturelles ouvertes à tous.

Outre ces deux expositions, Exporama 2023 proposera :

- Une offre complémentaire (expositions, performances, réalisations *in situ*, etc.) associant des acteurs locaux de l'art contemporain ;
- Un parcours urbain pour découvrir les lieux d'exposition des partenaires et les nouvelles œuvres issues de la commande publique.

Forever Sixties

L'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault

EXPORAMA
Rennes 2023

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

RÉGION
BRETAGNE

RENNES
Ville et Métropole

DESTINATION
RENNES

Pinault
Collection

FRANCE
culture

Parcours de l'exposition

Salle 4

The Swinging Sixties



Richard Hamilton

Le Pop Art n'est pas né aux États-Unis mais en Angleterre. Richard Hamilton a été l'un des pionniers de ce nouveau courant, avec ses collages utilisant des images issues des magazines, de la publicité et de la presse. Les œuvres *The Swinging London* (1968) et *Release* (1972), créées à partir d'une photo de presse, montrent le chanteur des Rolling Stones, Mick Jagger, et le marchand d'art Robert Fraser, menottés ensemble dans une voiture de police, après leur arrestation pour détention d'héroïne. Cette image, placée à l'entrée de l'exposition, mettant en scène la condamnation de la rockstar, montre l'envers des *swinging sixties*, rebaptisées « *swinging* » (« sévères ») par Hamilton.

Richard Hamilton, *Release*, 1972

Sérigraphie et collage sur papier moulé Hodgkinson (sérigraphie en couleur avec collage de feuilles d'argent, à partir d'un pochoir photographique et de 17 pochoirs découpés à la main, avec toutes les marges). 70 x 94 cm. Pinault Collection.

Le 8 août 1956, l'exposition « This is Tomorrow » organisée par l'Independent Group ouvre ses portes à la Whitechapel Art Gallery de Londres et donne le coup d'envoi au Pop Art. Ce groupe constitué de critiques d'art, d'artistes et d'architectes puise dans la société de consommation naissante de nouveaux ressorts plastiques et critiques qui se répandent, depuis l'épicentre londonien, aux États-Unis et à l'ensemble de la scène internationale de l'art. Après les années en noir et blanc de l'après-guerre, la maison témoin dont l'accès à la propriété dans les banlieues naissantes est vanté à coup de publicité, est – tout autant que la boîte de soupe Campbell, le dernier modèle d'aspirateur ou la bouteille de Coca-Cola – l'emblème de ce nouvel et désirable *American way of life*. Mise en scène de ce bonheur familial stéréotypé et prêt à consommer, l'espace domestique fournit aux artistes la matière privilégiée à cette explosion pop qui fait swinguer les sixties, tout en en révélant les zones d'ombres. Richard Hamilton est l'un des acteurs essentiels de cette révolution aigre-douce baptisée « Pop Art » par John McHale et théorisée par le critique Lawrence Alloway et dont le plasticien anglais donne sa propre définition : le Pop Art est « populaire (conçu pour un grand public), éphémère (solution à court terme), consommable (facilement oublié), bon marché, fabriqué en série, jeune (destiné aux jeunes), spirituel, érotique, fantaisiste, glamour, lucratif¹. »

Extrait du catalogue de l'exposition
Emma Lavigne, commissaire de l'exposition
et directrice générale de Pinault Collection

Richard Hamilton

(Royaume-Uni, 1922-2011)

Artiste prolifique et polymathe, Richard Hamilton réalise plus de soixante-dix expositions et il est impossible d'associer à son œuvre une seule discipline. C'est son collage *Just What Is It That Makes Today's Homes so Different, so Appealing?*, créé pour l'exposition « This Is Tomorrow » (1956) à la Whitechapel Gallery (Londres), qui, en utilisant des images tirées de la culture populaire, magazines de mode et de design américains, en constitue le manifeste visuel. Fasciné par les actualités de son époque, il s'attache à en rendre visibles les mécanismes et à en transfigurer le ton. Véritable « artiste d'artiste », Richard Hamilton est aussi lié à l'histoire de la *pop music* britannique ; de 1959 à 1966, il enseigne au King's College de Newcastle et influence une génération d'étudiants, dans le champ des arts visuels comme dans celui de la musique et du graphisme. Il a dessiné la pochette du *White Album* des Beatles, une édition ironiquement numérotée à plus de cinq millions d'exemplaires, et Bryan Ferry du groupe Roxy Music lui dédie la chanson *This Is Tomorrow* (1977).

1 – "Pop Art should be popular, transient, expendable, mass-produced, young, witty, sexy, gimmicky, glamorous and big business". Richard Hamilton, lettre à Peter et Alison Smithson, 16 janvier 1957, dans *Id.*, *Collected Words*, Londres, Thames & Hudson, 1982, p. 29.

Richard Avedon

Les portraits d'Andy Warhol par Richard Avedon, dont l'exposition présente un cadrage comprenant son visage et un autre dévoilant des cicatrices au ventre, tiennent une place singulière dans le corpus du photographe et dans les portraits que nous connaissons d'Andy Warhol. À la fin des années 1960, le pape du Pop Art règne en maître sur l'*underground new-yorkais*, a réalisé ou produit de nombreux films indépendants, *Screen Tests* et longs métrages expérimentaux, formé le groupe de musique The Velvet Underground & Nico, et transformé en stars de jeunes artistes promis à la rue dans le studio de la Silver Factory. Le 3 juin 1968, la féministe radicale Valerie Solanas tire à bout portant sur Andy Warhol au sein de la Factory. Andy Warhol se réveille après plusieurs jours de coma. Les stigmates de cette agression, de larges cicatrices, sont exhibées sur ce portrait de manière christique. La Factory, atelier collectif bâti en réaction à l'héroïsme viriliste de la génération précédente, est à son tour renversé par la radicalité de l'avant-garde suivante.

Avec *Marilyn Monroe, actress*, Richard Avedon confirme une esthétique réaliste et un regard clinique, ouvrant sur les failles et les blessures des icônes des années 1960, dévoilant le dessous des mythes, l'envers du glamour. Paradoxalement, ce parti pris iconoclaste ne fera que renforcer le statut de « mythologue » du photographe (le terme est emprunté à Roland Barthes), et celui d'icône du sujet représenté, participant à une anthologie visuelle héroïque de l'Amérique. L'actrice Marilyn Monroe (1926-1962) est l'incarnation même du second âge d'or des studios de Hollywood. Son aura se mesure au volume d'œuvres pop, qui des années 1960 aux décennies suivantes, vont être réalisées à son image. Avedon réussit la gageure de livrer un portrait de l'actrice, à la tombée du masque, le regard vide et perdu.

2 – "I can't think of myself as a purveyor of beauty to the world. I want the real". Richard Avedon, «Women of a World» in *Avedon: Women*, Gagosian Gallery, New York, 2013.

Richard Avedon

(États-Unis, 1923-2004)

Engagé dans la marine marchande à dix-neuf ans, il réalise les photos d'identité de ses camarades d'équipage. En 1946, il ouvre son studio et travaille pour les magazines de société et de mode *Life* et *Harper's Bazaar*, dont il devient le photographe principal. Dans les années 1960, il dynamise l'image de mode, met en scène ses modèles dans la rue, par exemple, et développe une esthétique épurée, visible dans ses portraits des célébrités du monde de la littérature, de l'art et du spectacle autant que dans ceux des marginaux, des défavorisés et des anonymes. « Je ne me considère pas comme un fournisseur de beauté à destination du monde. Je veux du vrai.² » Sans rechercher la séduction, il immortalise ces figures sans concession, voire de manière clinique, comme l'attestent les portraits réalistes de Marilyn Monroe (1957) et d'Andy Warhol (1969) qui donnent à voir les failles psychiques et les blessures physiques des deux icônes.



Martial Raysse, *Belle des nuages*, 1965
 Flochage et peinture fluorescente sur toile, 146 x 114 cm.
 Pinault Collection.

Martial Raysse

Parmi les artistes du nouveau réalisme, Martial Raysse partage les techniques du Pop Art. À partir de 1961, sa reconnaissance rapide aux États-Unis le situe du côté des initiateurs du Pop Art : Andy Warhol, Roy Lichtenstein ou Tom Wesselmann, avec lesquels il se lie d'amitié. En 1962, Alexandre Iolas organise sa première exposition personnelle aux États-Unis, en présentant *Raysse Beach*. L'année suivante, Raysse s'installe à Los Angeles, qui lui rappelle la Riviera niçoise natale. Réalisé en 1963, *Le Rêve* apparaît donc comme une réponse aux icônes du cinéma que célèbre au même moment le Pop Art américain, notamment Marilyn Monroe. Derrière une apparente exubérance, se trouvent une distance critique et la volonté de Raysse de perturber l'image : la mouche devient une araignée ; une fleur mortuaire décore un cou ingresque. En réanimant les codes du Surréalisme, Raysse mène l'exploration de l'artifice et des rêves de la société de consommation, à la frontière de l'éloge et de la dénonciation. Œuvre emblématique de la période, *Le Rêve* reflète la volonté de Raysse d'exalter la joie de vivre et l'évasion de son époque, d'une société de loisir dont il trouble l'identité. « Je suis un peintre qui utilise les techniques modernes pour exprimer un monde moderne ». La figure féminine est un motif qui traverse l'œuvre de Martial Raysse depuis ses débuts. Des mannequins en plastique aux odalisques, Raysse poursuit la tradition du peintre et de son modèle, et s'inspire autant de l'image publicitaire de la femme moderne que de celle véhiculée dans l'histoire de l'art. Dotés de couleurs fluorescentes, visages et corps participent à l'identité pop de son œuvre. Entre mode et publicité, les portraits de femmes de Martial Raysse sont les icônes anonymes des années 1960-70.

3 – Martial Raysse, texte cité dans la biographie établie à l'occasion de la rétrospective « Martial Raysse », Museum moderner Kunst, Stiftung Ludwig, Vienne, 1993, p. 36.



Martial Raysse
 (France, 1936)

Artiste niçois, comme Yves Klein, Arman, César ou Ben, signataire du *Manifeste du nouveau réalisme* rédigé par Pierre Restany en 1960, Martial Raysse a traversé les différents courants artistiques et questionnements idéologiques de son époque sans s'y arrimer. Il se singularise par l'utilisation des objets neufs, colorés, empruntés au quotidien de la société de consommation : « Les Prisunic sont les nouveaux musées de l'art moderne.³ » Il revisite les archétypes féminins popularisés par la publicité comme par les peintres du passé et multiplie les innovations, notamment en utilisant le néon à l'intérieur même de ses peintures. De 1962 à 1968, il vit à New York et Los Angeles et se lie avec les principaux artistes pop. Parvenu au faite de sa popularité, il se soustrait à l'orbite du Pop Art et se consacre au cinéma et à la vidéo, dont il associe la dimension narrative à la critique politique. Après Mai 1968, Martial Raysse se tient à l'écart du monde de l'art, et revient au dessin et à la peinture.

Martial Raysse, *Bien sûr le petit bateau*
 (*Of course the little boat*), 1963

Acrylique, bois et fleurs en plastique sur xérogaphie, posées sur deux toiles jointives, 174,5 x 111,5 x 11 cm (avec cadre). Pinault Collection.

Alain Jacquet

À partir de 1967, Jacquet fait du point l'entité génératrice de son œuvre et prend *Le Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet, chef-d'œuvre de la modernité picturale, comme sujet de sa première peinture « mécanique » en le recomposant librement. Au premier plan, deux hommes habillés, parmi lesquels le critique d'art Pierre Restany (le rédacteur du *Manifeste du nouveau réalisme*), entourent Jeannine de Goldschmidt (directrice de la galerie J) dénudée; de l'autre côté d'un plan d'eau, une silhouette féminine difficilement identifiable contemple la scène. La reproduction sérigraphique de l'image photographique en a dilaté la trame au point de faire apparaître les points qui la composent, introduisant un effet d'instabilité chromatique. Ce *Déjeuner sur l'herbe* tient une place cardinale dans l'œuvre de Jacquet; pièce charnière dans sa production, elle intègre, comme le fait alors l'art optique, l'accommodement du spectateur dans la perception des formes, tandis que la technique choisie rend l'image multipliable à l'infini, questionnant la question de la reproductibilité des œuvres, de la signature, interrogeant le statut même de la peinture.

Alain Jacquet

(France, 1939-2008)

Artiste français installé à New York dès 1964, représentant du courant de la figuration libre (puis narrative) aux marges du Pop Art et du nouveau réalisme, Alain Jacquet intègre dans son œuvre les nouvelles expérimentations artistiques des années 1960 à l'occasion de ses *Camouflages*, ses compositions mécaniques et ses réinterprétations, ou transpositions à la manière pop, des classiques de la peinture. Par exemple, son *Déjeuner sur l'herbe*, réalisé à partir d'une photographie, dont la composition reprend celle du chef-d'œuvre subversif d'Édouard Manet, et au centre de laquelle figure un portrait du critique d'art Pierre Restany, est, à ce titre, tout aussi emblématique du Méc'art (pour *Mechanical Art*) que de l'Op Art (art optique), et, par l'emploi des techniques de la sérigraphie et de l'agrandissement, se situe donc à la frontière entre figuration et abstraction.

STURTEVANT

Dès le début de sa carrière, Elaine Sturtevant, devenue simplement « STURTEVANT », est considérée comme une artiste subversive, dont le travail est peu reconnu, voire incompris, par la plupart des critiques, des marchands et des conservateurs de musée. À travers sa recréation audacieuse d'œuvres préexistantes, STURTEVANT se fait l'héritière de l'art d'appropriation initié par Duchamp à travers ses *ready-made*, qui interrogent la nature même de l'art. En créant ses reproductions soigneusement inexactes dans les années qui précèdent l'acceptation de l'appropriation comme pratique artistique, le travail de STURTEVANT a provoqué un tollé parmi les artistes, les collectionneurs, le public, certains s'offensant de ce qu'ils considéraient comme de simples copies.

STURTEVANT produit *Raysse Peinture à haute tension* (1969) quatre ans seulement après l'original de Martial Raysse qui commence à intégrer les néons dans ses créations. Emboîtements de références et de répétitions, cette œuvre met en avant la réflexivité de l'art et de ses pratiques où la question du portrait se déploie d'une façon éminemment ludique, de références en références, de citations en citations. Il est aussi intéressant de se souvenir qu'au moment où Roland Barthes constate la mort de l'auteur en faveur du lecteur en 1968, STURTEVANT affirme la place du regardeur.

Avec *Warhol Diptych* (1973-2004), STURTEVANT recrée le légendaire diptyque de Marilyn Monroe d'Andy Warhol, l'une des œuvres les plus reconnaissables de l'âge pop représentant le symbole ultime de la célébrité, de la sexualité et du glamour. En donnant vie au visage de Marilyn Monroe par de multiples passages d'encre et de peinture sur la toile, l'appropriation de STURTEVANT s'imprègne d'un attrait magnétique et d'une aura sacrée, en faisant écho aux couleurs, à la composition, à la grande échelle et à la technique de sérigraphie de la version de Warhol.

STURTEVANT

(États-Unis, 1924 - France, 2014)

STURTEVANT commence à reproduire à la main des œuvres de ses contemporains qu'elle expose pour la première fois en 1965 à la galerie Bianchini à New York. Elle propose ainsi le concept de répétition, plutôt que d'imitation, en suivant les mêmes processus de création que les artistes dont elle réplique les gestes. Dans les années 1980, elle est perçue comme l'inspiratrice du mouvement américain appropriationniste, porté par Sherrie Levine ou Richard Prince, et obtient enfin la reconnaissance. Son esthétique questionne les notions d'authenticité, de célébrité et d'originalité, mais aussi le processus créatif même. Bien que certains artistes du Pop Art l'aient soutenue, comme Roy Lichtenstein, Frank Stella ou Andy Warhol (auquel elle a consacré une exposition, en 1966, en montrant des reproductions de la série *Flowers*), d'autres se sont offusqués, tel Claes Oldenburg, après qu'elle a « recréé » en 1967 la sculpture-installation *The Store* de 1961. L'œuvre de STURTEVANT est l'une des plus insaisissables de l'art contemporain.

Trois Amazones du Pop

Le titre de la section fait référence à l'exposition « She-Bam Pow Pop Wizz! Les amazones du pop » (MAMAC, Nice, 2020) et aux recherches menées par ses commissaires Hélène Guenin et Géraldine Gourbe.

Kiki Kogelnik

À une époque marquée par l'innovation, la conquête spatiale et la Guerre froide, Kogelnik est fascinée par les incertitudes et les possibilités d'un nouvel avenir axé sur la technologie et l'évolution des représentations du corps des femmes. Les peintures et dessins de Kogelnik dépeignent un monde de corps transformés par la technologie et démembrés, et d'avatars modifiés mécaniquement flottant sans but dans des compositions vibrantes et pop rappelant les formes audacieuses et les plans de couleur associés à la publicité moderne. Kogelnik a commencé à créer des œuvres au début des années 1950 – dans les années 1960, elle s'est concentrée sur la forme humaine et les contours des parties du corps et dans les années 1970, elle met un accent explicite sur la représentation des femmes et de la figure féminine. En 1971, Kogelnik a créé une série d'œuvres intitulée *Women's Lib*. L'œuvre représente l'artiste debout vaillamment avec une paire d'énormes ciseaux à la main et ses découpes emblématiques à ses pieds.

L'exposition présente ces deux œuvres de la Collection Pinault pour la première fois. L'ensemble est accompagné par des archives prêtées par The Kiki Kogelnik Foundation.

4 – Kiki Kogelnik, in *The Fashions* (New York, 1966) citée par Petra Schröck, « Short Cuts. Die inszenierte Bilderwelt der Kiki Kogelnik », in *Kiki Kogelnik. Retrospektive 1935-1997*, catalogue d'exposition, Vienne/Cologne/Weimar, Österreichische Galerie Belvedere, 1998, p. 40.



Kiki Kogelnik

(Autriche, 1935-1997)

Kiki Kogelnik étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne avant de se détourner de l'abstraction européenne et de s'installer à New York au début des années 1960 auprès d'une communauté d'artistes, dont Jasper Johns, Roy Lichtenstein, Claes Oldenburg et Andy Warhol sont les illustres représentants. À une époque marquée par la conquête spatiale et la Guerre froide, Kogelnik est fascinée par les incertitudes et les possibilités d'un avenir axé sur la technologie et l'évolution des représentations des femmes. Ses peintures et dessins dépeignent des corps transformés et démembrés par la technologie, des avatars augmentés mécaniquement flottant dans des compositions pop rappelant les formes et les couleurs associées à la publicité. « Le Coca-Cola ne m'intéresse pas... Je me concentre sur la beauté technique des fusées, les êtres qui volent dans l'espace et qui deviennent des robots.⁴ » Par la suite, son œuvre entre en résonance avec les contre-cultures *punk* et *new wave* émergentes dans le quartier de SoHo.

Kiki Kogelnik, *Outer Space*, 1964

Huile et acrylique sur toile, 182,9 x 137,2 cm. Pinault Collection.

Evelyne Axell

« Mon propos est clair : la nudité et la féminité expriment l'utopie d'une liberté bio-botanique, c'est-à-dire, une liberté sans frustration ni soumission progressive, qui tolère uniquement les limites qu'elle se fixe... J'ai envie de produire librement des images traduisant la passion sous toutes ses formes et, simultanément, si brillantes qu'elles aiguissent l'appétit des masses.⁵ »

Evelyne Axell

Comme les artistes américains du Pop Art, comme les nouveaux réalistes français, Evelyne Axell exalte un style de vie urbain, la beauté froide, hygiénique et aseptisée du neuf. Elle en a exprimé la poésie par le recours à des matériaux contemporains (polyester, fourrures synthétiques, krylon, Unalit, Plexiglas, Formica...). Elle a su tirer parti de leurs matérialités mates, opaques, permettant parfois des transparences opalines baignant leur coloration dans une lumière égale, blanche, fragile, évanescence. Mais, surtout, elle a su créer une iconographie érotique, une célébration féministe du corps, une sexualité délivrée des culpabilités aliénantes. Comme ses contemporains, elle a aimé découper dans les matériaux nouveaux, les contours de ses œuvres. Dans *Autoportrait* (1971), l'artiste se montre la poitrine dénudée encadrée par une chevelure abondante. Consciente des ambiguïtés et des pièges de la liberté sexuelle, elle est à la fois sujet, objet, artiste et femme dans un même tableau. Chez Evelyne Axell, la sensualité et l'érotisme vont de pair avec l'émancipation de la femme. Dans le portrait *La Tchèque* (1969), une femme aux cheveux dorés et seins nus regarde au loin par-dessus son épaule, les paupières mi-closes.

Pour réaliser ce tableau, Evelyne Axell utilise de l'émail sur du Plexiglas, fixé sur un panneau en aluminium, dans un cadre en bois doré qu'elle a elle-même conçu. Ce portrait s'inscrit dans une série de tableaux représentant des femmes d'origines persane, polonaise, égyptienne ou israélienne (comme le *Portrait de Yael Dayan* dédié à l'écrivaine et politicienne israélienne, défenseuse des droits des femmes et des homosexuels). Chez Axell, la femme arbore des poses sexualisées, tandis que l'homme disparaît du tableau. Durant cette période de révolution sexuelle, l'artiste marque sa volonté de renforcer le rôle de la femme en affirmant sa sensualité. Evelyne Axell voulait donner « réalités à mille phantasmes impondérables », et nous offrir « des couleurs jamais vues ».

Evelyne Axell

(Belgique, 1935-1972)

En huit ans — elle meurt à 37 ans dans un accident de voiture —, Evelyne Axell s'impose dans la période exceptionnelle des années 1960 tant en Europe qu'aux États-Unis. Élève de René Magritte, d'abord comédienne, elle se consacre à la peinture à partir de 1963, et devient l'une des principales figures du Pop Art en Belgique. Au moyen du collage, du dessin, de l'objet détourné et de la performance, elle explore les thèmes de l'érotisme, de la féminité, du culte de l'automobile et du voyage dans l'espace, dans une subtile combinaison de séduction et de provocation. Son travail met en lumière le contexte de l'émancipation de la sexualité, autant que les événements étudiants de Mai 1968, les droits civiques en Amérique ou le mouvement hippie, et intègre les possibilités offertes par les nouveaux matériaux tels que le plastique.

5 – Citée par Angela Stief, « Axell. La réappropriation du corps féminin », in *Evelyne Axell: Pop Methods/Méthodes Pop*, catalogue d'exposition, Namur/Paris, Le Delta/Skira, 2019, p. 17.



Niki de Saint Phalle

Dans l'œuvre de Niki de Saint Phalle, la résistance à l'assujettissement des femmes rejoint la lutte des minorités afro-américaines, victimes de la violence inhérente à la société américaine.

Nana Noire (1965) est l'une des premières « Nanas » noires réalisées par Niki de Saint Phalle, après *Black Rosy* (ou *Mon cœur appartient à Rosy*, 1965), également faite de tissu et de laine, et montée sur grillage. *Nana noire*, comme *Black Rosy*, est sans doute – même si son appellation plus générique ne l'atteste pas – une référence à Rosa Parks, figure emblématique du combat contre le racisme aux États-Unis. La *Nana Noire* conjugue combat antiraciste et lutte antisexiste en affirmant sa place dans l'espace par ses formes généreuses, voire monumentales, sa position acrobatique la tête en bas, et la gaieté des couleurs de son vêtement. En 1965, la manifestation historique conduite par Martin Luther King en Alabama et l'adoption du *Voting Right Act* au mois d'août garantissent le droit de vote à tous les citoyens américains. L'apparition, l'année suivante, du mouvement du « *Black Power* », inspire à Niki de Saint Phalle le titre « Les Nanas au pouvoir » pour son exposition au Stedelijk Museum d'Amsterdam.

Niki de Saint Phalle

(France, 1930 - États-Unis, 2002)

« J'ai eu de la chance de trouver l'art car, sur le plan mental, j'avais les prédispositions d'une terroriste ». Niki de Saint Phalle est élevée en France par ses grands-parents avant de rejoindre sa mère à New York en 1933. D'abord mannequin, elle fuit les normes sociales de son milieu familial, s'installe à Paris avec Jean Tinguely, et débute une vie indépendante d'artiste expérimentale. La radicalité de ses « tirs », en réalité des assemblages en plâtre et peinture éclatée par des tirs de carabine, alerte l'avant-garde artistique, notamment Robert Rauschenberg (avec qui elle collabore), Kenneth Koch ou John Ashbery. En 1962, elle expose dans la galerie américaine d'Alexandre Iolas et la critique l'associe simultanément aux nouveaux réalistes français et aux artistes pop américains. En 1965, au Chelsea Hotel à New York, elle commence la série des *Nanas*, figures de femmes monumentales défiant le regard et le goût établis, qui élargit sa notoriété et la fait entrer dans l'histoire de l'art. En 1994, elle publie *Mon secret* qui raconte son viol, commis par son père, lorsqu'elle était enfant.

Niki de Saint Phalle, *Nana Noire*, 1965
Peinture, laine et tissu sur treillis métallique, 140 x 120 cm.
Pinault Collection.

Agit' pop

Michelangelo Pistoletto

L'exposition présente une œuvre majeure de la Collection Pinault, *Pace* (1962-2007), qui reprend le motif du miroir, apparu dès le début des années 1960 dans l'œuvre de Michelangelo Pistoletto. C'est en 1961 qu'il réalise son premier report d'image photographique sur un miroir, en se servant de plaques d'acier inox poli sur lesquelles il fixe une silhouette découpée. Ces tableaux-miroirs instaurent un rapport d'instantanéité entre le spectateur et son reflet. Selon l'artiste, le miroir permet la saisie combinée de l'image-temps et l'image-mouvement : « Le temps fixe suit le temps qui change, dans le même espace, sur la même surface. C'est un piège, j'ai dit une capture du présent ». Le drapeau arc-en-ciel, avant de devenir l'emblème des communautés LGBT+, est choisi pour incarner les aspirations pacifistes dès 1961 en Italie : c'est avec ce sens qu'on le trouve dans *Pace* de Michelangelo Pistoletto.

L'exposition bénéficie du prêt de l'œuvre *Sphère de journaux* (1965), conservée au Frac Bretagne. La sphère de la collection du Frac Bretagne est une re-création mise en œuvre pour des actions et des expositions au centre d'art du Domaine de Kerguéhennec en 1995. De taille variable, la *Sphère de journaux* est, depuis 1966 où elle roule pour la première fois dans les rues de Turin, l'objet de réapparitions fréquentes dans le travail de Pistoletto.

Michelangelo Pistoletto

(Italie, 1933)

Formé à la peinture par son père puis dans une école de graphisme, Michelangelo Pistoletto se fait remarquer, dès le début des années 1960, par la série des *Quadri specchianti* (tableaux-miroirs). En appliquant des images obtenues par report photographique sur des plaques d'acier inox polies, l'artiste inclut le spectateur et l'environnement sur la surface réfléchissante de l'œuvre d'art. L'œuvre *Pace* (1962-2007) participe de cette démarche. À la fin de la décennie, les installations de Pistoletto l'imposent comme une figure majeure de l'Arte Povera, en interrogeant la place du spectateur dans le dispositif même de l'œuvre et la place de l'art comme agent transformateur dans la société.

Jerzy Ryszard « Jury » Zielinski

Dans les années 1960 et 1970, de l'autre côté du Rideau de fer, les objets, les styles et la culture populaire promus dans le monde occidental sont interprétés comme les symboles d'une société qui défend la liberté, l'efficacité, la diversité et le confort individuel. La célébration des héros de la pop occidentale apparaît dans les pays de l'Est comme une réaction contre les figures idéologiques officielles, et un acte anticonformiste de dissonance politique. Les peintures de « Jury » Zielinski reflètent les restrictions des libertés individuelles et son profond rejet de ceux qui se sont laissés soumettre par le contrôle soviétique.

Dans *Ironia (Irony)* (1970), un aigle vert stylisé déploie ses ailes sur un soleil rouge ; les deux motifs composent un œil dans le visage pâle du « ciel » de fond, avec une bouche souriante et une petite moustache dans le coin inférieur gauche. Cette peinture est à la fois un portrait recadré d'un quart de visage en gros plan et un paysage avec un soleil couchant. L'artiste représente un visage féminin à la manière pop en utilisant l'emblème national polonais, illustrant ainsi son goût pour les contradictions : l'abstrait et le figuratif, le grossier et l'éloquent, la symbolique érudite et la linguistique sexuelle. La réalité qu'il donne à voir est polysémique, polymorphe et onirique.

Les conditions sociopolitiques de la Pologne communiste pendant la Guerre froide sont une source pour les formes audacieuses et colorées que l'artiste privilégie. Ces grands aplats de couleurs qui combinent l'esthétique pop avec un grand sens graphique, dissimulent l'esprit ironique et les préoccupations de l'artiste face aux tournants historiques du 20^e siècle. Avec ces trois tableaux, et notamment *Polski Akt Malzenstwa (Polish Act of Marriage)* (1974), Zielinski joue avec astuce avec la pluralité de ces symboles sous le contrôle même de la censure.

Salle 11 – Réfectoire

Art For All

Tout en assimilant et en remettant en question le discours du Pop Art anglo-américain, il s'écarte des préoccupations commerciales du mouvement, recontextualisant son esthétique pour interroger les circonstances plus complexes de son pays, non sans pathos et ironie.

Jerzy Ryszard «Jurry» Zielinski

(Pologne, 1943-1980)

Jerzy Ryszard «Jurry» Zielinski étudie la sculpture et la peinture à l'Académie des beaux-arts de Varsovie. Opposant actif à l'administration communiste, il ancre le sujet de ses œuvres dans la réalité sociale de la Pologne alliée de l'URSS. Son vocabulaire combine les influences de l'école polonaise de l'affiche et, par contestation, celles du Pop Art américain. L'utilisation, propre à l'affiche, de surfaces planes et de formes simplifiées dans des couleurs vives contraste fortement avec la peinture postimpressionniste enseignée dans les académies polonaises de l'époque. En 1967, il fonde le projet de collaboration *Neo-Neo-Neo* avec l'artiste Jan «Dobson» Dobkowski. Créé un an avant la crise politique majeure qui éclate à l'issue de la répression de la protestation étudiante, *Neo-Neo-Neo* cherche à «présenter les problèmes du monde, sans exclure personne», comme le stipule le manifeste de 1969. Les projets de *Neo-Neo-Neo* sont multidisciplinaires, et incluent poésie revendicative et performances.

Gilbert & George

À la fin des années 1960, Gilbert & George élaborent une technique consistant à juxtaposer des photographies à l'intérieur d'une grille, qui devient rapidement un élément fondamental de leur langage plastique, comme dans *Cry* (1984). Le cerne noir qui délimite les formes, la grille orthogonale, les couleurs franches en nombre limité (bleu, vert, rouge) évoquent le vitrail, un art qui permet depuis l'époque médiévale de traduire les textes sacrés dans une composition simple et efficace. On retrouve George, debout au premier plan, figure du dandy en costume de ville, et le visage de Gilbert, à l'arrière-plan, dont la bouche ouverte, au centre géométrique de la composition, fait directement écho au titre *Cry*.

Gilbert & George

(Royaume-Uni, 1943 et 1942)

Personnalités indissociables l'une de l'autre depuis leur rencontre à la Saint Martin's School of Art en 1967 dans le *Swinging London*, Gilbert Prousch et George Passmore se considèrent comme une seule et même personne. Les artistes, à l'apparence soignée, s'accomplissent dans une même unité d'action et prennent les gestes, situations et attitudes de la vie quotidienne comme prétextes pour réaliser une *living sculpture*. Ils se mettent en scène dans chacune de leurs œuvres (dessin, performance, vidéo et surtout photographie) avec la volonté de libérer une réflexion sur la société anglaise polarisée, d'évoquer sans tabou les excès, le sexe, la maladie et la mort et d'invoquer un art pour tous : «*Art for All!*». À la fin des années 1960, Gilbert & George élaborent une technique consistant à juxtaposer des photographies à l'intérieur d'une grille, qui devient rapidement un élément fondamental de leur langage plastique, comme l'atteste l'œuvre magistrale *Cry* (1984).

Salle 12

Music Forever



Tim Noble & Sue Webster

L'installation ou sculpture lumineuse *Forever* (2001) dessine ce mot («pour toujours», en français) dans une police de caractère qui rappelle l'univers visuel et publicitaire des années 1960. En empruntant les codes d'une enseigne lumineuse des grands centres urbains – entre marketing et spectacle – elle souligne le caractère artificiel de cette éternité de pacotille : une promesse d'éternité fragile et emprunte de nostalgie, porteuse d'une réflexion critique sur la société de consommation.

Tim Noble & Sue Webster

(Royaume-Uni, 1966 & 1967)

Noble et Webster se rencontrent en 1986 à la Nottingham Polytechnic. C'est la musique, le rock et le punk, qui les lie et influence la nature de leur collaboration. Héritiers du Pop Art, dès le début de leur carrière (laquelle commence peu après la génération des Young British Artists), ils ont placé leur pratique sous le signe du réassemblage, de la récupération et du recyclage. Souvent colorées et lumineuses, leurs installations dénoncent les pratiques de la surconsommation, notamment l'emballage à usage unique. À partir des années 1990, le duo d'artistes conçoit d'imposantes sculptures empruntant à l'esthétique urbaine, les enseignes lumineuses et les artefacts du monde de la nuit.

Tim Noble & Sue Webster, *Forever* (version 3), 2001

509 capsules réfléchissantes blanc glacé, ampoules, supports et rondelles marguerite, cadre en acier, aluminium peint, néon rouge rubis, 28 tubes de néon jaunes, transformateur, séquenceur électronique de lumière (défilement à 28 canaux on/off, effet d'éclairage successif et de chatouement des 7 lettres), 584,2 x 302,26 x 50,8 cm. Pinault Collection.

Halle 0 – Salle 13

American Dreams? & « crazy houses »

Regroupées sous le titre « American Dreams? », les installations et les œuvres présentées dans la grande halle, datant des années 1960 et des décennies postérieures, ont pour dénominateur commun de faire la critique virulente des mythes américains fondés sur la société de consommation et le modèle productiviste.

Edward Kienholz

Œuvre présentée à la documenta de 1968, emblématique de l'art de l'assemblage de la fin des années 1960, l'installation *Roxys*, au cœur de la grande halle, offre de manière magistrale et sulfureuse une critique des plus féroces de la société américaine. Cette installation aux techniques mixtes, présentant huit figures, du mobilier, un bric-à-brac d'objets, un poisson rouge, un juke-box, etc. est une œuvre majeure de Edward Kienholz. « Je commence vraiment à comprendre une société en parcourant ses brocantes et ses marchés aux puces. C'est pour moi une forme d'éducation et d'orientation historique de voir toutes les idées jetées par une culture.⁶ » L'environnement, ainsi, représente à l'échelle 1, plutôt qu'il ne reproduit, une maison close de Las Vegas dans les années 1940. Son décor, angoissant et sordide, où traînent des revues, des bouteilles de bière, des paquets de cigarettes vides, l'uniforme d'un soldat, accueille des silhouettes féminines portant des traces de brutalité et de violences. Edward Kienholz confronte le visiteur à la solitude, l'obsession du sexe, la violence des discriminations raciales et sociales dans un langage cru et kitsch. Dès les années 1950, l'artiste immerge le spectateur dans des installations peuplées de meubles, d'objets, de lumières et de mannequins inquiétants. La production d'Edward Kienholz se compose d'assemblages et de grandes installations qui déploient une vision noire et grotesque des sociétés occidentales.

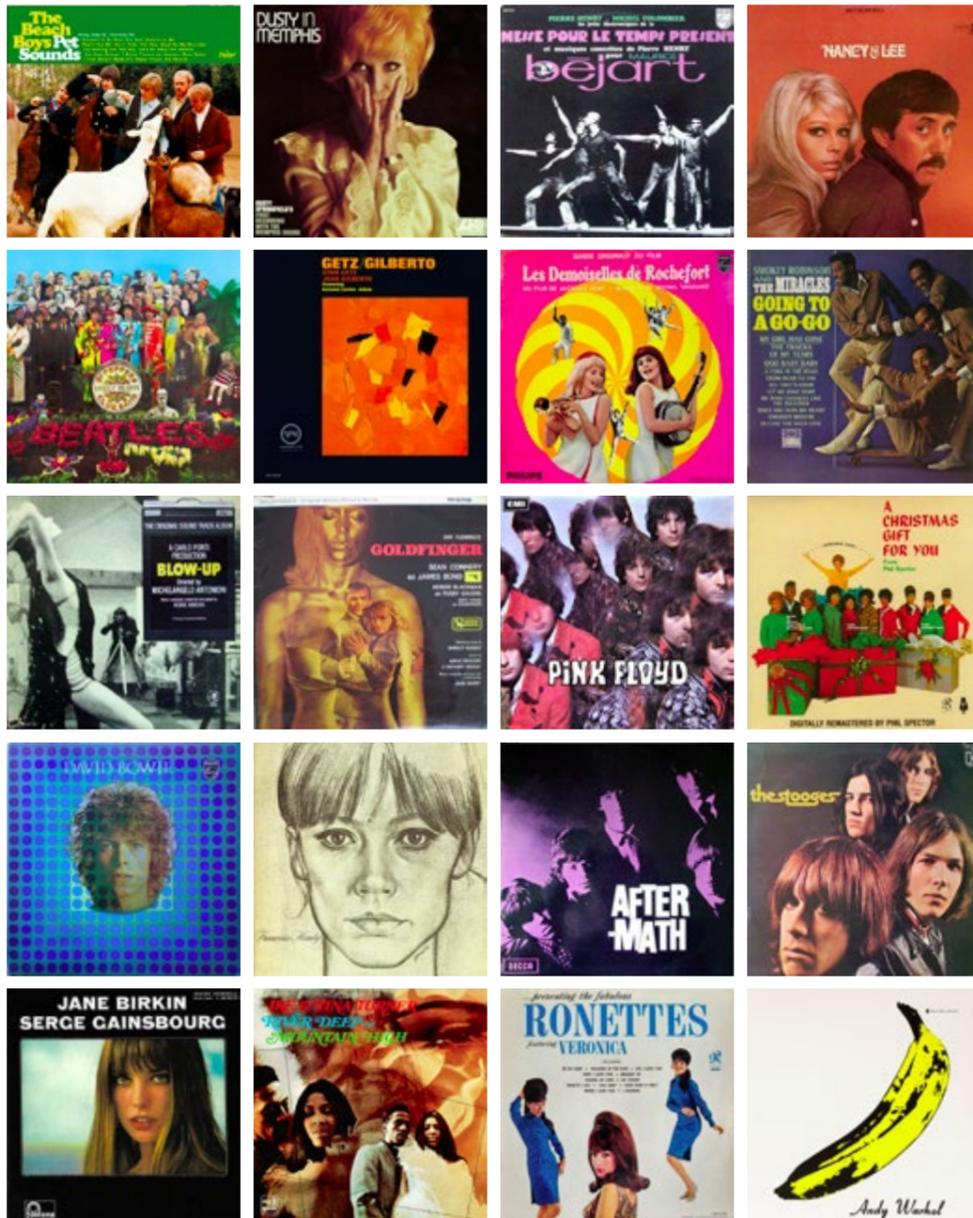
6 – Edward Kienholz cité par Roland H. Wiegstein, « Ed Kienholz, the "Volksempfänger" and the "Ring" », in Edward Kienholz: Volksempfänger, catalogue d'exposition, Berlin, Nationalgalerie, 1977.

Edward Kienholz

(États-Unis, 1927-1994)
Kienholz est l'un des pionniers du mouvement de l'assemblage et de l'installation vers la fin des années 1950, connu pour ses œuvres très critiques des dérives de la société américaine. En 1957, il fonde à Los Angeles, avec Walter Hopps, la galerie Ferus qui constitue un des centres fondamentaux pour l'avant-garde de la côte ouest américaine (où Ed Ruscha et Lynn Foulkes font leurs débuts). Ses installations qu'il qualifie lui-même de tableaux, sont des structures complexes formant des environnements qui dépeignent l'atrocité et la violence des crimes de la société contre l'individu. Kienholz est une source majeure pour les artistes des années 1960 qui s'attachent à représenter les dysfonctionnements socio-politiques. À partir de 1972 et jusqu'à sa mort, toutes ses œuvres sont créées en collaboration avec son épouse, l'artiste Nancy Reddin.

Teresa Burga

Teresa Burga est une figure pionnière de l'art conceptuel et de l'installation en Amérique du Sud, qui s'est intéressée au Pop Art, l'Op Art et la performance dès leur émergence dans les années 1960. Membre du groupe Arte Nuevo, elle crée un art subversif, une arme esthétique tournée vers l'expressionnisme abstrait nord-américain, et interroge en priorité les structures sociales patriarcales régissant la vie des femmes. Burga dépeint des personnages féminins à la marge ou à la dérive et insiste sur les déséquilibres et les inégalités entre les sexes à partir de sa propre expérience vécue au Pérou. Cette réflexion critique se retrouve dans l'environnement *Sin título* (1967), une chambre à coucher, à première vue ludique et coloré, dans laquelle une silhouette féminine se retrouve aplatie comme écrasée à la surface du lit.



La playlist sixties d'Étienne Daho

Présentation de la discographie

De The Animals à Frank Zappa, des *Good Vibrations* des Beach Boys à l'exaltation grinçante procurée par la psyché rock de Pierre Henry et Michel Colombier, en passant par le rock incantatoire du Velvet Underground & Nico, l'auteur-compositeur-interprète Étienne Daho propose pour l'exposition « Forever Sixties » une sélection discographique de presque cent titres créés dans les années 1960, une période de foisonnement exceptionnel qui a influencé sa destinée musicale. « Les sixties ont toujours été ma madeleine. Avec Elli Medeiros, Jacno et Lio, nous étions des espèces de néo-yéyés qui enrobaient des romances noires dans de la pop légère et colorée en surface », raconte Daho.

Pour illustrer et accompagner la frise chronologique présente dans la salle de documentation, les Archives de la critique d'art, basées à Rennes, mettent à disposition un ensemble de ressources visuelles et textuelles : photographies d'artistes (Alain Jacquet, Martial Raysse, Niki de Saint Phalle), coupures de presse sur le nouveau réalisme, extraits d'articles signés Pierre Restany ou Otto Hahn...

Robert Gober

À mi-chemin entre la sculpture et l'installation, le travail de Robert Gober explore les thèmes de l'intime et de la sexualité, et leur inscription dans le contexte de la culture conservatrice américaine. Figure importante de la scène new-yorkaise des années 1980, où la question de l'homosexualité, du sida et de l'identité montent en puissance, Robert Gober se distingue de ses homologues appropriationnistes par son approche artisanale : si toutes ces pièces évoquent des objets très banals – ici, une porte surmontée d'une ampoule, encadrée par des piles de journaux – tous les éléments sont fabriqués à la main par l'artiste. Leur agencement précis crée une atmosphère de tension, où les repères du quotidien se parent d'une inquiétude sourde. Les portes closes et les barreaux sont fréquents chez Gober : autant d'écho aux prisons dans lesquels la société nous enferme, ainsi qu'au mystère et à l'espoir qui se dissimulent au-delà.

John Baldessari

Poursuivant les recherches initiées par Marcel Duchamp puis Joseph Kosuth, John Baldessari est un artiste influent, dont l'œuvre, tenue et irrévérencieuse, fait la synthèse entre le pop et le conceptuel, le noir et blanc et les couleurs, les mots et les images, les chocs visuels et le dépouillement minimaliste, la rigueur de la côte est des États-Unis et le *cool* de la côte ouest. Collectionneur de supports issus de la culture populaire (extraits de films, émissions de télévision, fragments de presse et de publicité), il utilise ce matériau iconographique dans des dispositifs plastiques interrogeant les relations entre image et langage. Son exploration des codes de la communication culturelle emprunte différents formats : photographie, collage, peinture, film et vidéo.

Ed Ruscha

Composée de deux toiles de trois mètres cinquante de longueur, cette œuvre évoque un écran de cinéma que scinde, par la longueur, le rai de lumière d'une projection matérialisant l'inscription « *The End* ». Ed Ruscha reproduit ici une police de caractère et une composition graphique très reconnaissables du cinéma hollywoodien. Cette peinture au caractère nostalgique, en noir et blanc, revient sur cet âge d'or désormais révolu et constitue un *memento mori* en toutes lettres. Elle témoigne du goût de l'artiste pour le langage de la culture populaire, en particulier le cinéma, symbole de sa ville, Los Angeles. *Untitled* s'inscrit ainsi dans l'univers pop que Ruscha développe dès les années 1960 en Californie.

Les œuvres d'Ed Ruscha de la Collection Pinault ont été présentées pour la première fois en 2006 lors de l'exposition « Post-Pop » au Palazzo Grassi à Venise.

Ed Ruscha

(États-Unis, 1937)

Artiste emblématique de la scène californienne depuis les années 1960, Ed Ruscha appose un regard ironique et détaché sur l'*American way of life*. Héritier de la Beat Generation et de la nouvelle culture pop, il interroge le mythe de la société de consommation et la communication de masse, en établissant des comparaisons entre le mythe hollywoodien et la réalité économique des États-Unis. Ed Ruscha emploie de nombreux médiums : peinture, dessin, photographie, ainsi que le livre d'artiste. Son œuvre se caractérise par une expérience de la ville de Los Angeles, un lien ténu entre texte et image, et une approche répétitive et sérielle propre à l'esthétique pop.

Christian Marclay

Dès la fin des années 1970, Christian Marclay développe, au sein d'une œuvre multimédia, une singulière pratique de la citation dont les sources, de John Cage aux mangas, empruntent aux cultures pop et punk, et surtout à l'univers sonore en s'inspirant des techniques du *sample* et du *remix*. À l'intersection des arts visuels et de la musique expérimentale, l'œuvre de Marclay utilise un assemblage de matériaux sonores, picturaux, cinématographiques et textuels et joue, alternativement et simultanément, des esthétiques plastique et sonore de la coupe, du collage, du réemploi et du montage. Pour preuve, la peinture acrylique sur toile *Actions: Whaak Plop Plooch Sooosh* (No. 2), faite à la manière d'un *dripping* de Jackson Pollock, se donne autant à lire et entendre : l'hommage au mouvement de l'*action painting*, devient une irrévérence punk à l'histoire de l'art en mêlant des onomatopées à la fois gore et cartoon (contenues aussi dans le titre).

Raymond Pettibon

Les dessins et les collages, souvent exécutés au pinceau et à l'encre ou à l'aquarelle, constituent le principal moyen d'expression de Raymond Pettibon, mais il produit également des vidéos dès les années 1980. Cette vidéo d'animation combine les motifs privilégiés par Pettibon dans ses dessins (éléments constitutifs de l'iconographie propre à un *American way of life* détourné et subverti) avec un chœur de voix délivrant une narration audio, produisant un effet dérangent de sempiternelle dissonance.

Raymond Pettibon

(États-Unis, 1957)

Figure importante de la scène californienne à partir de la fin des années 1970, Raymond Ginn, dit Ray Pettibon, autodidacte, se fait remarquer en dessinant logos et pochettes de disques pour le groupe de son frère, Black Flag. Son mode d'expression consiste à mêler dessin et texte sur des formats intimes, en détournant des icônes de la culture populaire et visuelle américaine. Empruntant l'esthétique des *comics* et *fanzines*, et parodiant le langage de la publicité, Pettibon dénonce de manière acerbe les dérives de la société américaine contemporaine. Super-héros, joueurs de baseball, présidents américains, pin-ups, hippies, prélats, policiers et militaires sont au centre de ses dessins anti-autoritaires et reflètent en profondeur les tensions et les paradoxes américains.

Richard Prince

L'œuvre est une automobile de la marque américaine *Buick* entièrement recouverte d'un imprimé en vinyle reproduisant, en grand format, des corps dénudés de femmes. À travers une approche résolument ironique, l'artiste déconstruit les mythes et symboles ancrés dans l'imaginaire collectif des Américains, jusque dans ses motifs les plus triviaux, ici la voiture, ou érotiques, telles les couvertures du magazine *Playboy*. Le véhicule incarne l'objet ultime du désir hétérosexuel masculin.

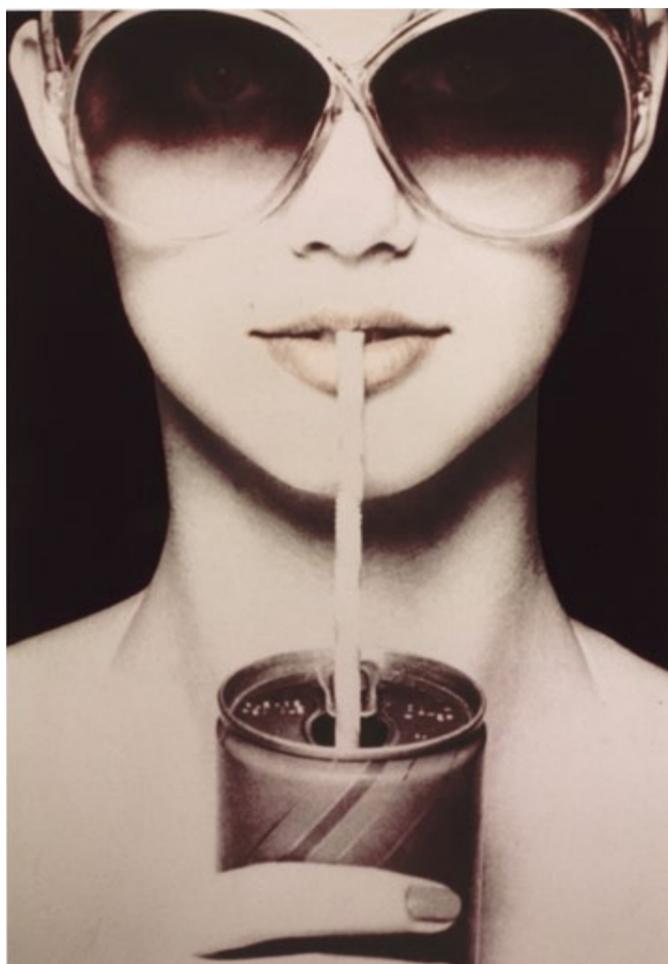
Les œuvres de Richard Prince conservées au sein de la Collection Pinault ont été exposées dans l'exposition collective « Mapping the Studio », en 2009, à Punta della Dogana et au Palazzo Grassi à Venise, et dans l'exposition « Ouverture », à la Bourse de Commerce.

Richard Prince

(États-Unis, 1949)

Richard Prince s'approprié et décontextualise les images tirées des mass media, de la publicité et de l'*entertainment* des années 1970-1980, mais aussi, en tant que bibliophile et collectionneur, extraites d'ouvrages culte et de livres anciens. En manipulant les codes de la consommation de masse, d'abord dans un travail pictural et de collage puis à travers la photographie, il explore la versatilité de l'identité américaine et en livre une chronique satirique. Spécialisé dans la photographie de photographie préexistante (ou re-photographie), dont l'œuvre *Untitled (Fashion)* (1982) est un exemple, Richard Prince s'attache à déconstruire l'image des figures iconiques de l'Amérique : le *cowboy*, le *biker*, l'infirmière ou la *pin-up*... Il perpétue ainsi la critique ambiguë de l'imagerie populaire amorcée par les artistes pop dans les années 1960.

En s'affranchissant des copyrights, il s'inscrit dans le courant de l'appropriation aux côtés de Sherrie Levine et Barbara Kruger, qui tend à questionner et élargir les notions d'autorité, propriété et licences des œuvres d'art.



Richard Prince, *Untitled (Fashion)*, 1982

Tirage Ektacolor, 101,6 x 71,1 cm. Pinault Collection.

Barbara Kruger

Barbara Kruger fait son apparition sur la scène américaine dans le courant des années 1980, et se fait connaître par un vocabulaire artistique qui confronte son identité féminine avec les codes de la représentation médiatique. Les photographies noir et blanc qu'elle utilise proviennent de magazines spécialisés des années 1940 et 1950, qu'elle « intercepte », selon ses propos, rephotographie et agrandit, les associant à des slogans ou des phrases imprimées toujours dans la même police de caractère, du Futura Bold Italic. Ces ensembles sont soulignés par des encadrements laqués de rouge. La gamme chromatique restreinte, la typographie et la mise en tension entre textes et images inscrivent les œuvres de Barbara Kruger dans la lignée des photomontages des avant-gardes russe et allemande de l'entre-deux-guerres. L'artiste retient également de cette filiation ses implications politiques. En effet, si ses travaux utilisent des stéréotypes sociétaux véhiculés par l'imagerie de consommation ainsi que des injonctions propres aux slogans publicitaires, ils en détournent les effets et interpellent le visiteur sur sa position dans la société moderne. Dans *Untitled (I Shop Therefore I Am)*, l'épuration de l'image ne fait qu'accentuer la violence de l'écrit. La proposition cartésienne « Je pense, donc je suis » est alors vidée de son sens, avilie par la dynamique essentiellement consumériste du quotidien. Avec un humour grinçant, Barbara Kruger revisite le langage du pouvoir et ses capacités d'aliénation et incite le visiteur à une prise de conscience salvatrice.

Ses œuvres conservées au sein de la Collection Pinault ont été présentées pour la première fois en 2006 lors de l'exposition « Where Are We Going ? » au Palazzo Grassi, à Venise.

Barbara Kruger

(États-Unis, 1945)

L'œuvre de Barbara Kruger interroge le pouvoir des mots et des images. En « interceptant » les injonctions de la publicité, elle alerte le spectateur sur les aliénations de la société de consommation et aborde également les thèmes de la violence, du pouvoir et de la sexualité. Élève de Diane Arbus et de Marvel Israel à la Parson's School of Design de New York, elle travaille comme graphiste pour des magazines féminins et se familiarise avec les conventions de la communication de masse avant de se tourner vers l'art. Sa formation de graphiste lui permet de définir, en 1979, un style et une signature, déclinés en autant d'installations, de commandes publiques et d'objets de merchandising : des photomontages composés de photographies noir et blanc, issues de magazines des années 1940 et 1950, et de slogans imprimés en police Futura Bold Italic. Sa pratique s'inscrit dans un contexte de développement des études sur les rapports sociaux entre les genres et les sexes et les combats féministes, notamment le droit à l'avortement.



Duane Hanson, *Housepainter I*, 1984-1988

Enduit pour carrosserie, polychrome, techniques mixtes, avec accessoires, dimensions variables. Pinault Collection.

Duane Hanson

L'installation hyperréaliste, *Housepainter I* (1984-1988) de l'artiste américain Duane Hanson, met en scène un peintre en bâtiment africain-américain faisant une pause dans son labeur. La multiplication d'éléments contextuels, de la toile de protection aux différents ustensiles en passant par les traces de peinture sur le mur, confère à l'œuvre une authenticité troublante. L'air absent et la pose hiératique du personnage n'est pas sans évoquer la statuaire grecque antique, contrastant ainsi la modeste profession du modèle. L'œuvre grandeur nature de Duane Hanson témoigne de la pratique sculpturale mimétique qu'il n'a cessé d'améliorer au cours de sa carrière artistique. Avec un rare souci de vraisemblance, il s'attache à reproduire des scènes tirées du quotidien des classes laborieuses américaines à l'aide de statues de fibre de verre et de résines exécutées à partir de moulages sur modèle vivant. Toutes mettent en exergue différents travers sociétaux : racisme, mise au ban, pauvreté, dépendance.

Housepainter I a été présentée pour la première fois au sein de la Collection Pinault dans le cadre de l'exposition « Untitled (2020) » à la Punta della Dogana, à Venise.

Duane Hanson

(États-Unis, 1925-1996)

Chef de file de l'hyperréalisme, Duane Hanson réalise des sculptures narratives qui questionnent l'*American way of life*. Ses personnages de résine et de fibre de verre moulés d'après modèle vivant, d'un réalisme saisissant, constituent de véritables portraits psychologiques et sociaux. Loin de glorifier le modèle de société américain, Duane Hanson s'attache à en dévoiler la face sombre en représentant les laissés pour compte. Dans les années 1960, avec les œuvres *War* ou *Race Riot*, présentant un policier blanc frappant un homme noir au sol, l'artiste confronte le spectateur à la haine et aux violences raciales.

Robert Colescott

Cinq femmes chantent fièrement l'hymne américain dans un décor apocalyptique. Les couleurs vives du ciel, déchirure rouge et jaune, rappellent celles du drapeau vietnamien. Robert Colescott intitule la toile *Bombs Bursting in Air*, reprenant ainsi de façon ironique les paroles de l'hymne national et faisant écho aux bombardements américains pendant la guerre du Vietnam. Le patriotisme cynique manifeste dans cette scène fait écho aux critiques virulentes que l'artiste exprime sans relâche contre la société américaine. « J'utilise souvent un thème racial, qui met en tension le noir et le blanc. Je mélange les races, je parle de la sociologie de la race et du sexe. Ce sont des choses qui viennent de ma propre existence. En Amérique, on ne peut pas parler de race sans parler de sexe. Je suis moi-même issu du mariage des races.⁷ »

Bombs Bursting in Air a été présentée par la Collection Pinault pour la première fois à l'occasion de l'exposition « Untitled (2020) » à la Punta della Dogana, à Venise.

Robert Colescott

(États-Unis, 1925-2009)

Inspirées du Pop Art et de la bande dessinée, les peintures néo-expressionnistes denses et colorées de Robert Colescott témoignent de son intérêt pour la politique et l'histoire contemporaine. En jouant avec les stéréotypes, ses œuvres proposent une lecture critique de la société américaine, et dénoncent le racisme et le sexisme omniprésents dans ses représentations. Robert Colescott est reconnu, à partir des années 1970, pour ses réinterprétations des œuvres majeures de l'histoire de l'art occidentale, de Van Eyck, Goya, Cézanne, Manet ou encore Picasso. Il y intègre un commentaire social critique en remplaçant les sujets, exclusivement blancs, par des hommes et des femmes de couleur. Les œuvres aux fortes charges biographiques et satiriques de Robert Colescott sont aujourd'hui présentes dans les collections des grands musées américains au niveau et au rang des œuvres qu'il a subverties.

⁷ – Robert Colescott, « Artistic Statement for the Nouvelle Biennale de Paris », catalogue d'exposition *Nouvelle Biennale de Paris*, France, 1985, in Raphaëla Platow et Lowery Stokes Sims (éd.), *Art and Race Matters: the Career of Robert Colescott*, New York/Cincinnati Rizzoli Electa/Contemporary Arts Center, 2019, p. 223.

Llyn Foulkes

Artiste influent et *underground*, Llyn Foulkes expose dès 1959 à la Ferus Gallery en Californie et en 1967 à la Biennale de Paris où il remporte le prix de peinture. Ses œuvres, difficiles à catégoriser, inspirées par les dysfonctionnements de la société américaine, se distinguent par leurs qualités brutes, immédiates, non filtrées et viscérales. Au cours des cinq dernières décennies, il repousse les limites techniques de la peinture et de l'assemblage en produisant des ingénieuses œuvres tridimensionnelles et en abordant les questions politiques, les problèmes sociaux, le surréalisme et la psychologie ainsi que sa propre biographie. Dans les années 1960, il joue de la batterie dans le groupe City Lights et, en 1973, il forme Llyn Foulkes and the Rubber Band, dissous en 1977.

David Hammons

David Hammons, artiste africain-américain à l'œuvre radical et intransigent, a une influence majeure sur la scène artistique contemporaine. Du fait de sa stratégie de critique et d'évitement du monde de l'art, ses œuvres sont rares et ont été rarement présentées en Europe. *Oh say can you see* (2017), est composée d'un drapeau américain lacéré et aux couleurs transformées et aux tons délavés. Le rectangle aux cinquante étoiles n'est plus blanc et bleu, mais noir sur fond vert; les treize bandes blanches et vermillon sont désormais surteintées de rouge. Un drapeau qui semble trempé des larmes de l'Histoire, arborant les couleurs de la bannière, créée en 1920, de l'UNIA (*Universal Negro Improvement Association and African Communities League*). Rouge comme le sang des ancêtres africains, comme la lutte contre l'asservissement; noir, comme la couleur de peau; vert, comme l'abondance de la nature mère, comme l'Afrique. Une façon pour l'artiste David Hammons de percuter les consciences, de rappeler la genèse

tragique de la communauté afro-américaine; une façon de renvoyer les États-Unis à la violence de leur histoire. Rongé, troué et déchiré de toutes parts, il ne flotte plus, horizontalement, au vent du mythe américain, mais pend – vertical – comme l'oriflamme bafouée d'une nation en ruine. *Oh say can you see* sont les tous premiers mots de l'hymne, renvoyant à cette utopie en lambeaux.

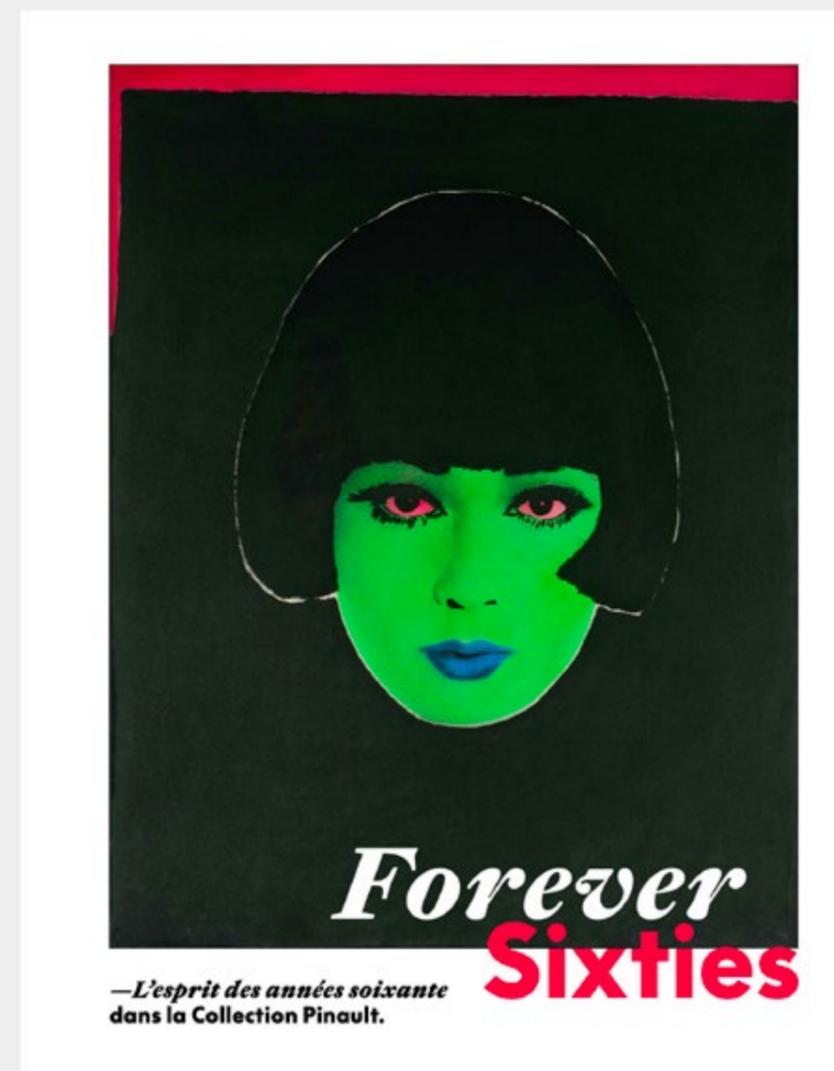
Les œuvres de David Hammons au sein de la Collection Pinault ont été présentées à de nombreuses reprises au Palazzo Grassi, à la Punta della Dogana, et hors les murs depuis 2006, ainsi qu'à la Bourse de Commerce à l'occasion de son exposition inaugurale « Ouverture ».

David Hammons
(États-Unis, 1943)

Les œuvres de David Hammons se rapportent à son éthique militante axée autour du mouvement « *Black Power* ». Elles abordent, à travers la sculpture, l'installation et la vidéo, les questions de la pauvreté, ainsi que la lutte de la communauté afro-américaine pour la conquête des droits civiques et contre le racisme. David Hammons suit, dès ses débuts, une voie autonome, guidé par des choix personnels et libérés de contraintes collectives. Témoignent de ce choix de la marge, de la discrétion, voire de la furtivité, ses performances des années 1980, comme celle au cours de laquelle il vend aux passants, dans les rues de New York, des boules de neige, ainsi transformées en autant de multiples minimalistes et éphémères. Hammons fait de la question raciale et de sa propre identité afro-américaine les sujets essentiels de son œuvre. Il accumule des matériaux abandonnés, souvent trouvés dans la rue: débris de métaux et de bois, cheveux, cigarettes, paniers de basket, pierres, tissus, et les traite en objets d'art.

Cette exposition hors les murs de la Collection Pinault introduit la programmation de la rentrée à la Bourse de Commerce, à Paris, qui rassemblera quatre artistes de générations différentes – Mike Kelley, Lee Lozano, Mira Schor et Ser Serpas – dont les œuvres expriment un certain revers du mythe américain.

Catalogue de l'exposition

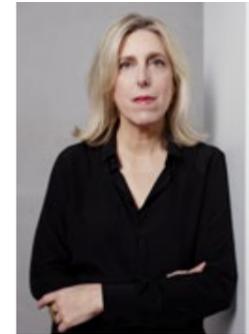


174 pages
22,4 x 28,6 cm
Édition en français
28 €

Coédition
de Pinault Collection
et des Éditions
Dilecta

Avec les deux textes des commissaires de l'exposition, Emma Lavigne et Tristan Bera, le catalogue *Forever Sixties. L'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault* présente des contributions inédites de Michael Bracewell, de Catherine Millet et de Cécile Whiting. Illustré de plus d'une centaine d'œuvres, l'ouvrage propose également l'intégralité de la conversation avec Étienne Daho (voir extrait page suivante) qui signe une riche sélection musicale dans le parcours de l'exposition.

Biographie des commissaires



© Claire Dorn

Emma Lavigne

Emma Lavigne est directrice générale de Pinault Collection.

Historienne de l'art, Emma Lavigne a été commissaire de plus de cinquante expositions, en France et à l'étranger. Conservatrice à la Cité de la musique, où elle a notamment été commissaire des expositions « Jimi Hendrix Backstage », « Pink Floyd Interstellar », « John Lennon Unfinished Music », elle a rejoint en 2008 le Musée national d'art moderne – Centre Pompidou comme conservatrice pour l'art contemporain, où elle a signé de nombreuses expositions, dont « Danser sa vie », conçue avec Christine Macel, et les rétrospectives « Pierre Huyghe » et « Dominique Gonzalez-Foerster ». En 2014, elle est nommée directrice du Centre Pompidou-Metz et a signé des expositions phares, notamment « Jardin infini. De Giverny à l'Amazonie » ou « Warhol Underground », ou « Couples modernes ». Emma Lavigne a présidé le Palais de Tokyo entre septembre 2019 et octobre 2021, où elle a été commissaire avec Victoria Matarresse d'une carte blanche « Anne Imhof, Natures mortes », œuvre d'art totale consacrée à l'artiste allemande. Emma Lavigne a également représenté la France à la Biennale d'art de Venise 2015 avec l'artiste Céleste Boursier-Mougenot. En 2017, elle a été commissaire invitée de la 14^e Biennale de Lyon, « Mondes flottants ».



Tristan Bera

Tristan Bera est auteur, curateur, cinéaste et chargé de recherches pour la Collection Pinault, diplômé en histoire de l'art et muséologie, en philosophie esthétique et de l'École des arts politiques fondée par Bruno Latour à Sciences Po, Paris.

Précédemment, il a été responsable du Pavillon, laboratoire de création du Palais de Tokyo, contribué aux expositions « Warhol Underground », « Jardin infini. De Giverny à l'Amazonie » et « Couples Modernes » conçues par Emma Lavigne au Centre Pompidou-Metz et été commissaire des expositions « Balzac Nouvelle Vague » à la Kunsthalle Zurich ou « Daho l'aime Pop » à la Philharmonie de Paris. Depuis 2014, Tristan Bera a publié articles et essais critiques sur l'art moderne et contemporain et la culture pop dans des revues (artpress, The Art Newspaper) ou dans des catalogues d'exposition (Centre Pompidou Paris et Metz, MAM Rio de Janeiro, Philharmonie de Paris, MOMus Thessalonique, Bourse de commerce - Collection Pinault). Depuis 2021, son travail critique et sa pratique collaborative sont soutenus par la Fondation Onassis (Onassis AiR Artist-in-Residency) à Athènes.

Entretien avec Étienne Daho
Par Tristan Bera

Quelles œuvres de l'exposition ont nourri la conception de cette playlist ?

Le Rêve (1963) de Martial Raysse et *Le Déjeuner sur l'herbe* (1964) d'Alain Jacquet, *Release* (1972) de Richard Hamilton, qui montre Mick Jagger et Robert Fraser menottés, et les œuvres de Barbara Kruger. [...]

Quelles sont les images ou icônes emblématiques de la décennie ?

En France, il y a la vidéo *Contact* avec Brigitte Bardot, incluse dans le show Bardot, tourné au Musée d'Art moderne de la ville de Paris à l'occasion d'une exposition sur l'art cinématique; le couple formé par Jane Birkin et Serge Gainsbourg; puis l'apparition de Françoise Hardy sur la scène du Savoy de Londres dans une tenue en métal signée Paco Rabanne. En Angleterre, je peux citer le trio formé par Mick Jagger, Marianne Faithfull et Anita Pallenberg, l'actrice Diana Rigg ainsi que Sean Connery et l'acteur de la série *Le Prisonnier*, Patrick Mc Goohan. Aux États-Unis, la liste s'étend à Bob Dylan, Andy Warhol, le Velvet Underground & Nico, mais aussi Charles Manson, Martin Luther King, Jimmy Hendrix. Dans les années 1960, les héroïnes Barbarella, Pravda et Emma Peel de la série *Avengers* deviennent des combattantes, les pendants féminins de Batman et Superman, et s'émancipent, tandis que les idoles masculines du rock David Bowie, Mick Jagger, Lou Reed et Syd Barrett sont des créatures androgynes revendiquant l'amour libre et la bisexualité. [...]

Le panorama proposé est très large. Comment qualifier le son des sixties ?

De Nina Simone, qui transforme deux morceaux de la comédie musicale *Hair* en un hymne de la culture afro-américaine et une chanson féministe, à Syd Barrett en passant par les Beach Boys et Gilberto Gil, le son des sixties, si riche et inventif, est inqualifiable car il est multiple et en perpétuelle fabrication. Les genres surf, psyché, folk, soul, garage, britpop et britrock, ou bossa émergent et les *girls groups* tels The Ronettes, The Shangri-Las ou The Supremes se multiplient.

Quels morceaux inspirent ce sentiment de liberté, le maître-mot de la décennie selon vous, et ceux qui donnent à entendre un aspect plus contrasté ?

L'arrestation des Stones sonne la fin de la fête à Londres. Avec les festivals de Monterey et Woodstock, la Californie devient une terre promise. Il y souffle un vent de liberté: The Mamas & The Papas chantent *California Dreaming* et Scott Mc Kenzie *San Francisco* à l'heure du Summer of Love, tandis que les émeutes noires de Detroit sont accompagnées par *Dancing In The Street* (1964) de Martha & The Vandellas. Les aspects plus sombres de la période sont incarnés par The Velvet Underground & Nico à New York, et par le tueur en série Charles Manson. À Ibiza, les Pink Floyd closent la décennie en signant *Green Is The Color*, extrait de la bande originale du film *More* (1969), avant d'avoir lancé le rock psychédélique à Londres avec Arnold Layne qui raconte l'histoire d'un travesti.

Comment se distinguent les scènes française, anglaise et américaine ?

Le répertoire de la scène française yéyé était surtout fait de reprises de chansons anglo-saxonnes: peu d'œuvres originales, à part celles de Serge Gainsbourg, Brigitte Fontaine ou Françoise Hardy et plus tard Michel Polnareff et Jacques Dutronc, sans oublier les musiques de Michel Legrand, des précurseurs de la musique électronique Pierre Henry ou Jean-Jacques Perrey et des grands arrangeurs Alain Goraguer, Michel Colombier, Jean Claude Vannier, François de Roubaix, Eddie Vartan, André Popp, etc. On avait les yeux rivés sur Londres. Les groupes anglais (The Stones, The Beatles, The Kinks, The Who, The Animals, Them...) rayonnent dans le monde entier grâce à l'émission de télévision *Ready Steady Go!*. Dusty Springfield popularise les artistes du label Motown de Detroit à l'occasion d'une spéciale *The Sounds of Motown* en 1965. Aux États-Unis, l'émission *Hullabaloo* promeut les scènes de New York et de Californie de 1965 à 1966. C'est l'ère des grands producteurs: George Martin (The Beatles) ou le génie fou Joe Meek dont les équivalents américains sont le non moins fou Phil Spector (The Ronettes) et Shadow Morton (The Shangri-Las). [...]

Quels morceaux résonnent avec l'atmosphère socio-politique de la décennie, les mouvements de libération sexuelle et des droits civiques ?

Are You A Boy Or A Girl des Barbarians évoque parfaitement les questions d'identité. Le chanteur batteur était affublé d'un crochet en guise de main, ce qui donnait à ses performances un côté inquiétant. *Dancing In The Street* de Martha & The Vandellas et *Young Gifted and Black* du duo jamaïcain Bob & Marcia expriment la lutte pour l'égalité et la dignité des minorités noires, et sont devenus les hymnes du mouvement des droits civiques en appelant à changer la société tandis que *My Generation* des Who formule les aspirations, même la rage de la jeunesse blanche anglaise.

Étienne Daho (Algérie, 1956)

Auteur, compositeur, interprète, issu de la vague rock de Rennes, Étienne Daho incarne le renouveau moderne de la chanson française avec les albums *Mythomane* (1981), *La Nuit, la Nuit* (1984) et *Pop Satori* (1986), qui inaugurent dans les années 1980 une période hyper-productive analogue à la *Nouvelle Vague* des années 1960. Influencé par le rock sombre du Velvet Underground et Syd Barrett, autant que par Serge Gainsbourg, Françoise Hardy et la vague yéyé, il réussit la synthèse audacieuse et photogénique entre la musique anglo-saxonne, mélodique et rythmée, et la chanson française à texte, sentimentale et littéraire. Après une dizaine d'albums, sa personnalité et son itinéraire sont aujourd'hui inséparables de l'histoire de la French pop qu'il a contribué à définir.

La Collection Pinault

Le collectionneur

Amateur d'art, François Pinault est l'un des plus importants collectionneurs d'art contemporain au monde. La collection qu'il réunit depuis près de cinquante ans constitue aujourd'hui un ensemble de plus de 10 000 œuvres, représentant tout particulièrement l'art des années 1960 à nos jours. Son projet culturel s'est construit avec la volonté de partager sa passion pour l'art de son temps avec le plus grand nombre. Il s'illustre par un engagement durable envers les artistes et une exploration continue des nouveaux territoires de la création. Depuis 2006, le projet culturel de François Pinault est orienté autour de trois axes : une activité muséale ; un programme d'expositions hors les murs ; des initiatives de soutien aux créateurs et de promotion de l'histoire de l'art moderne et contemporain.

Les musées

L'activité muséale s'est d'abord déployée sur trois sites d'exception à Venise : le Palazzo Grassi, acquis en 2005 et inauguré en 2006, la Punta della Dogana, ouverte en 2009, et le Teatrino, en 2013. En mai 2021, Pinault Collection a inauguré son nouveau musée à la Bourse de Commerce, à Paris, avec l'exposition inaugurale « Ouverture ». Ces quatre lieux ont été restaurés et aménagés par l'architecte japonais Tadao Ando, lauréat du prix Pritzker. Dans les trois musées, les œuvres de la Collection Pinault font l'objet d'accrochages monographiques ou thématiques régulièrement renouvelés. Toutes les expositions impliquent activement les artistes, invités à créer des œuvres *in situ* ou à réaliser des commandes spécifiques. Par ailleurs, les musées déploient un important programme culturel et pédagogique, dans le cadre de partenariats noués avec des institutions et universités locales et internationales.

Les hors les murs

Par-delà Venise et désormais Paris, les œuvres de la collection font régulièrement l'objet d'expositions à travers le monde. Elles ont ainsi été présentées à Paris, Moscou, Monaco, Séoul, Lille, Dinard, Dunkerque, Essen, Stockholm, Rennes, Beyrouth, Marseille et Tourcoing. Sollicitée par des institutions publiques et privées du monde entier, la Collection Pinault mène également une politique soutenue de prêts de ses œuvres et d'acquisitions conjointes avec d'autres grands acteurs de l'art contemporain.

La résidence d'artistes à Lens

Installée dans un presbytère désaffecté, réaménagé par Lucie Niney et Thibault Marca de l'agence NeM, la résidence d'artistes de Pinault Collection a été inaugurée en décembre 2015. Lieu de vie et de travail, doté d'une bourse mensuelle, elle permet d'offrir un cadre et un temps à la pratique artistique dans un lieu équipé pour la création. Le choix des résidents procède de la délibération d'un comité de sélection comptant des représentants de la Collection Pinault, de la Direction régionale des Affaires culturelles des Hauts-de-France, du FRAC Grand Large, du Fresnoy-Studio national des arts contemporains, du Louvre-Lens et du LaM. Depuis sa création en 2016, ont été accueillis le duo américain Melissa Dubbin et Aaron S. Davidson (2016), l'artiste belge Edith Dekyndt (2017), le Brésilien Lucas Arruda (2018), le Franco-marocain Hicham Berrada (2019), la Française Bertille Bak (2019-2020), l'artiste chilien Enrique Ramirez (2020-2021), puis le Français Melik Ohanian (2021-2022). Depuis septembre 2022 et jusqu'à la fin du premier semestre 2023, Benoît Piéron occupe la résidence où il a créé l'œuvre qui figure dans l'exposition « Avant l'orage », *L'Écritoire*.

Le Prix Pierre Daix

En hommage à son ami l'historien Pierre Daix, disparu en 2014, François Pinault a créé le Prix Pierre Daix, qui distingue chaque année un ouvrage d'histoire de l'art moderne ou contemporain. Le prix a été décerné :

- en 2022, à Jérémie Kœring (*Les Iconophages. Une histoire de l'ingestion des images*)
- en 2021, à Germain Viatte (*L'envers de la médaille*)
- en 2020, à Pascal Rousseau (*Hypnose, art et hypnose de Mesmer à nos jours*)
- en 2019, à Rémi Labrusse (*Préhistoire, l'envers du temps*)
- en 2018, à Pierre Wat (*Pérégrinations. Paysages entre nature et histoire*)
- en 2017, à Élisabeth Lebovici (*Ce que le sida m'a fait – Art et activisme à la fin du 20^e siècle*)
- en 2016, à Maurice Fréchuret (*Effacer – Paradoxe d'un geste artistique*)
- en 2015, à Yve-Alain Bois (*Ellsworth Kelly. Catalogue Raisonné of Paintings and Sculpture 1940-1953, tome 1*) et à Marie-Anne Lescourret (*Aby Warburg ou la tentation du regard*)

La Collection Pinault en chiffres

- Plus de 10 000 œuvres
- 36 expositions entre le Palazzo Grassi, la Punta della Dogana et la Bourse de Commerce
- Plus de 4 millions de visiteurs depuis 2006
- 17 expositions hors les murs
- Plus de 1 300 prêts d'œuvres depuis 2013
- Plus de 350 artistes exposés entre le Palazzo Grassi et la Punta della Dogana depuis 2006
- Plus de 700 événements au Teatrino depuis mai 2013
- Plus de 50 événements culturels à la Bourse de Commerce depuis mai 2021

L'organisation de Pinault Collection

François Pinault
Président

François-Henri Pinault
Président du conseil d'administration

Conseil d'administration
Charlotte Fournet, Olivia Fournet, Alban Greget, Dominique Pinault, François Louis Pinault, Laurence Pinault

Jean-Jacques Aillagon
Directeur général et conseiller du président

Emma Lavigne
Directrice générale

Sophie Hovanessian
Administratrice générale

Bruno Racine
Administrateur délégué et directeur de Palazzo Grassi – Punta della Dogana

Sélection de visuels pour la presse



Tim Noble & Sue Webster, *Forever*,
2001, Pinault Collection
Copyright obligatoire: © Adagp, Paris, 2023



Martial Raysse, *Belle des nuages*,
1965, Pinault Collection
Copyright obligatoire: Photo: Aurélien Mole.
© Adagp, Paris, 2023



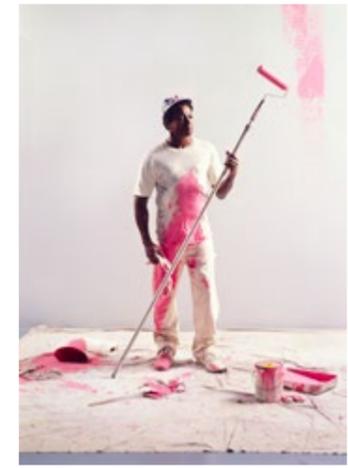
Richard Hamilton, *Release*, 1972,
Pinault Collection
Copyright obligatoire: © R. Hamilton,
All Rights Reserved, Adagp, 2023



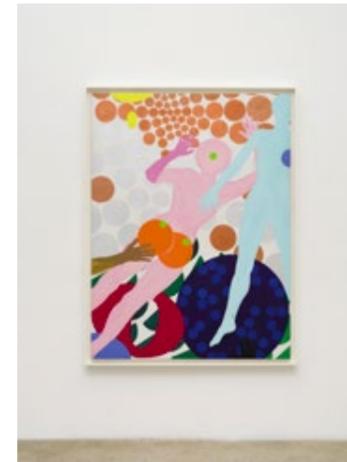
Martial Raysse, *Bien sûr le petit
bateau*, 1963, Pinault Collection
Copyright obligatoire: © Adagp, Paris, 2023



Niki de Saint Phalle, *Nana noire*,
1965, Pinault Collection
Copyright: © 2023 Niki Charitable
Art Foundation / Adagp, Paris



Duane Hanson, *Housepainter I*,
1984-1988, Pinault Collection
Copyright obligatoire: Courtesy
Gagosian Gallery. © Adagp, Paris, 2023



Kiki Kogelnik, *Outer Space*, 1964,
Pinault Collection
© Kiki Kogelnik Foundation



Richard Prince, *Untitled (Fashion)*,
1982-1984, Pinault Collection
© Richard Prince



Étienne Daho, 2017
© Pari Dukovic

Art is Magic

Une rétrospective
de Jeremy Deller



Édito des commis saires

En 1997, les rencontres Trans Musicales programmaient « Acid Brass », un projet conçu par Jeremy Deller qui faisait interpréter des morceaux de musique house et techno par une fanfare de cuivres. Mélange détonant de genres différents, réflexion sur les contre-cultures musicales et populaires, dimension collective et festive : les ingrédients centraux du cocktail créatif de l'artiste étaient déjà en place.

Vingt-six ans plus tard, trois des institutions rennaises majeures en matière d'art contemporain joignent leurs forces pour la première rétrospective dédiée à Jeremy Deller en France. Rien de tel que l'auteur du slogan « Fuck Brexit », propagé en T-shirt et autres produits de consommation à partir de 2017, pour réaffirmer les liens entre petite et Grande Bretagne.

La démarche artistique de Jeremy Deller se construit aux côtés des habitantes et habitants des lieux où il intervient. Armée d'un humour *british* jubilatoire et d'un sens percutant de la revendication, elle se fait tour à tour fête populaire, outil d'investigation, archive documentaire, support militant. C'est un art ancré dans les enjeux politiques et sociaux, attentif aux pratiques non académiques autant que populaires, nourri par une culture musicale éclectique. Autant de bonnes raisons de partager son art à Rennes, avec le plus grand nombre, dans cette exposition en trois volets, au Musée des beaux-arts, à La Criée centre d'art contemporain et au Frac Bretagne.

Cette exposition s'inscrit dans le festival rennais d'art contemporain Exporama. Elle fait écho à l'exposition visible cet été au Couvent des Jacobins, « Forever Sixties. L'esprit des années 1960 dans la collection Pinault ». Si Jeremy Deller est né dans les années 1960, sa pratique hérite de certains traits substantiels du Pop Art – un mouvement qui a émergé, rappelons-le, en Angleterre. Sa rencontre avec Andy Warhol en 1986 a été déterminante pour lui. Des affiches collées en ville aux performances collectives, on peut reconnaître dans ses œuvres un écho des critères énoncés par Richard Hamilton définissant le Pop comme un art populaire, éphémère, bon marché, produit en masse, séduisant et plein d'astuces.

*L'art est une forme de magie
qui détient ce pouvoir
alchimique de transformer
le réel, de donner une certaine
profondeur à ce qui peut
sembler a priori banal
ou superficiel, même si
l'expérience ne doit s'avérer
qu'éphémère.*

Jeremy Deller, édito, *in Art is Magic*

Ed. Frac Bretagne, La Criée centre d'art contemporain,
Musée des beaux-arts, Rennes, 2023, p.5

Parcours de l'expo sition

La Criée centre d'art contemporain

L'installation *Warning Graphic Content* présente plus de 120 affiches et imprimés produits par Jeremy Deller depuis plus de trente ans. L'accrochage *all-over*, indiscipliné et légèrement chaotique, joue avec les formats, les couleurs et les hauteurs. Cette part graphique de l'œuvre de l'artiste, menée depuis dix ans en étroite collaboration avec le graphiste Fraser Muggeridge et son studio, est essentielle : située à la fois aux marges de l'art et en son centre, elle en perturbe les limites et les codes et mêle, avec autant de pertinence que d'impertinence, poésie et polémique, universel et intime, local et global, tendresse et ironie.

Conçues pour la rue, les affiches sont directes – visuellement et linguistiquement – faciles à lire et à comprendre.

Warning Graphic Content est une caisse de résonance des centres d'intérêts de Jeremy Deller : la musique populaire et la « sous-culture » – la pop anglaise et ses légendes, les raves et l'Acid house –, une vision acérée de l'histoire britannique et plus récemment du Brexit, mais aussi des enjeux sociétaux mondiaux. Ailleurs, il déploie un sens poétique de l'absurde. Qu'elles occupent l'espace public par effraction comme ce fut le cas au début des années 90, ou dans le cadre de commandes comme la série d'affiches réalisées pour le métro londonien en 2009, qu'elles soient collées au mur ou à emporter – comme à Rennes *Rejected Tube Map Cover Illustration* –, elles forment une constellation qui révèle l'esprit de l'artiste : frondeur, acide, pourfendeur des errements sociaux, politiques, économiques de nos sociétés, et chez qui l'art peut prendre place partout, *via* de multiples formes.

Beyond the White Walls vient faire écho à *Warning Graphic Content*. Diaporama commenté en voix off par l'artiste lui-même, l'œuvre, proche du témoignage documentaire, présente une sélection de projets conçus pour ou à partir de l'espace public entre 1995 et 2010. On y mesure l'intérêt de l'artiste pour ce qui meut, constitue et bouge la culture des *working* et *middle class heroes* (pour reprendre et mêler les titres de chansons de John Lennon & Plastic Ono Band et The Divine Comedy). On y mesure aussi, en filigrane, sa conviction que l'art est une expérience qui doit pouvoir être largement partagée.

L'installation *Warning Graphic Content* circule dans différents musées et galeries en Europe depuis fin 2021 et a été présentée à The Modern Institute, Glasgow (GB), Art concept, Paris (FR), au Musée d'art moderne et contemporain, Genève (CH), Franz Joseph Kay 3, Vienne (AT), The Civic, Barnsley (GB), Kunsthall Charlottenborg (DK) et La Criée centre d'art contemporain, Rennes (FR).

An
Immigrant
Saving a
Racist's
Life.
× 500,000
UK 2020

Jeremy Deller, *An Immigrant Saving a Racist's Life. x 500 000*, 2017, de l'ensemble *Warning Graphic Content*, 1993-2021

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris

Parcours de l'exposition Frac Bretagne



Structuré autour de l'installation *Folk Archive* (2005 avec Alan Kane), le parcours dans les espaces du Frac Bretagne vise à présenter la manière dont Jeremy Deller se revendique comme l'un des grands observateurs de la culture vernaculaire au Royaume-Uni.

Folk Archive (2005 avec Alan Kane) est un compte-rendu visuel dynamique de la culture populaire britannique contemporaine par les artistes Jeremy Deller et Alan Kane. Réunissant le dessin, la peinture, le cinéma, la performance, le costume, la décoration, l'opinion politique et l'humour, ainsi que des objets étonnants, *Folk Archive* célèbre un large éventail de loisirs et d'activités britanniques, et démontre que l'art populaire au Royaume-Uni est à la fois répandu et vigoureux. La création des *Folk Archive* a permis à un échantillon représentatif de la

Jeremy Deller & Alan Kane, *Farmers Protest*, Whitehall, London, 2001, de l'ensemble *Folk Archive*, 2005
© Jeremy Deller & Alan Kane. British Council Collection.
Photo: Courtesy des artistes; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow; Art: Concept, Paris

Parcours de l'exposition Frac Bretagne

communauté de voir ses œuvres exposées pour la première fois dans une galerie d'art. On y trouve des travaux réalisés par des prisonnières et prisonniers et des groupes communautaires, des troupes du Carnaval de Notting Hill, des manifestantes et manifestants, des fans de pop, des adolescentes et adolescents qui s'ennuient, des villageoises et villageois et des sans-abri. À cheval entre l'art et l'anthropologie, Jeremy Deller et Alan Kane ont sélectionné plus de 280 pièces pour constituer une archive qui donne un aperçu de l'état de l'art populaire contemporain au Royaume-Uni. Elles démontrent l'intérêt sur le long terme des artistes pour les pratiques créatives et les artefacts existant en dehors du monde de l'art traditionnel. Compilées sur six ans, *Folk Archive* a été acquies par le British Council en 2007. En parallèle, trois œuvres cinématographiques qui traitent également de l'appropriation culturelle populaire sont présentées.

Le film *English Magic* (2013) a été conçu et réalisé pour le pavillon britannique de la 55^e Biennale internationale d'art de Venise. L'œuvre reflète les racines d'une grande partie du travail de Jeremy Deller, en se concentrant sur la société britannique - ses habitantes et habitants, ses icônes, ses mythes, son folklore et son histoire culturelle et politique. L'artiste tisse des liens entre le haut et le bas, le populaire et le rare pour créer une œuvre unique et stimulante. *English Magic* aborde, avec autant d'humour que de critique, des événements du passé, du présent et d'un futur imaginaire. Jeremy Deller capte ces exemples d'une manière à la fois contemporaine et fidèle au sujet original, tissant un récit presque psychédélique, oscillant délicatement entre réalité et fiction, réel et imaginaire.

L'explosion de l'Acid house et des raves au Royaume-Uni s'est produite en réponse à des failles profondes de la culture britannique. Elle a atteint le cœur des villes jusqu'aux profondeurs des campagnes, bien au-delà des limites de classe, d'identité et de géographie. Le film documentaire *Everybody in the Place: an Incomplete History of Britain 1984-1992* (2018) examine en profondeur ces antécédents sociaux du début et du milieu des années 1980 : la première vague fiévreuse de l'Acid house et l'hystérie médiatique (et sa diffusion auprès du grand public) dès la fin des années 1980 ; son renouveau sous la forme d'immenses rave parties en plein air entre 1988 et 1990 puis la répression, qui a coupé court à son pouvoir en tant que force révolutionnaire fin 1993. Jeremy Deller, passionné par les cultures populaires et leur lien avec les luttes sociales, met cette histoire en jeu (et en pratique) face à la jeunesse contemporaine.

Le film documentaire *Our Hobby is Depeche Mode* (2006, avec Nick Abraham) raconte une histoire de foi illimitée ; une réflexion bizarre, drôle, triste et souvent touchante sur la façon dont les gens embrassent et s'approprient intimement la culture pop dans leur propre vie. Commandé à l'origine dans le cadre d'une sortie anniversaire prévue par le label de Depeche Mode, Mute Records, le film suit la *fanbase* ardente et acharnée du groupe, documentant leurs enthousiasmes, leurs rituels et leur passion partagée.

Musée des beaux- arts

Le Musée des beaux-arts livre un large panorama d'œuvres montrant la démarche artistique de Jeremy Deller depuis les années 2000, avec des dispositifs qui combinent performance, vidéo et installation. La plupart des œuvres, créées collectivement avec la population des lieux où l'artiste est amené à intervenir, soulignent la dimension politique du travail de Jeremy Deller.

Le patio du Musée accueillera l'installation *Valerie's Snack Bar*. Celle-ci est issue d'une performance réalisée en 2009 : Jeremy Deller était convié à créer une œuvre publique à l'occasion du festival de Manchester. Il choisit d'impulser une parade, conçue comme une célébration de la vie populaire qui anime les rues. Clou de la procession, la réplique à taille réelle d'un snack bar du «*Bury Market*», dans la périphérie de Manchester, était tirée par un camion. L'installation rassemble les éléments de ce défilé festif et forme donc une sorte d'archive rappelant cette performance.



Jeremy Deller, *Valerie's Snack Bar*, 2009. Installation at Cornerhouse, Manchester International Festival, with banners by Ed Hall

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow; Art : Concept, Paris

Musée des beaux- arts

Le projet *Speak to the Earth and It Will Tell You* (2007-2017) est une expérience anthropologique et artistique au long cours, que l'artiste a initiée pour le *Skulptur Projekt* de Münster (Allemagne) en 2007. Il contacte environ 50 associations gérant ces jardins et leur demande de remplir un journal intime (*diary*) pendant une décennie. Ces livres documentent le rapport des habitantes et des habitants aux jardins, consignent des données botaniques, climatiques, sociales, les marques des saisons et des récoltes, les actualités du moment, les événements intimes ou collectifs qui marquent leur attachement au lieu. Pour cette exposition, Jeremy Deller a entrepris de concevoir une installation vidéo inédite sur la base des photographies et vidéos prises dans les jardins de Münster : il s'agit d'une nouvelle production conçue pour la rétrospective rennaise.

The Battle of Orgreave Archive (An Injury to One is an Injury to All) (2001) est une installation composée de textes, de documents, d'objets, de vidéos et d'autres matériels d'archives, qui fournissent un contexte pour examiner les récits entrelacés de deux événements : la grève de 1984 du National Union of Mineworkers (en particulier la confrontation entre les mineurs en grève et la police qui s'est produite à la cokerie d'Orgreave, dans le Yorkshire, le 18 juin 1984), et la reconstitution historique des faits à échelle réelle menée en 2001 par Jeremy Deller, impliquant un millier de participants, que l'artiste a appelée *The Battle of Orgreave*.

Le film documentaire *So Many Ways to Hurt You, the Life and Times of Adrian Street* (2010) raconte l'histoire d'Adrian Street, fils d'un mineur gallois qui a décidé de devenir un catcheur professionnel flamboyant et excentrique.

Dans *Iggy Pop Life Class* (2016), Jeremy Deller utilise le traditionnel cours de dessin d'après modèle vivant pour mettre en scène un événement performatif avec Iggy Pop prenant la pose comme modèle. Pour Jeremy Deller,

« son corps est central dans la compréhension de l'histoire du rock ; il a été exhibé, célébré, scruté à travers les années, d'une manière inhabituelle pour un homme ». L'installation présente les dessins réalisés pendant ce cours ainsi que des œuvres de la collection historique du musée, choisies par Jeremy Deller, qui représentent le corps masculin, examinant l'évolution des représentations de la masculinité à travers l'histoire.

Le film documentaire *Putin's Happy* (2019) traite de la montée du populisme de droite au Royaume-Uni dans un contexte post-Brexit. Il témoigne des scènes quotidiennes de manifestations virulentes opposant pro- et anti-Brexit dans le quartier de Westminster début 2019.

Wir haben die Schnauze voll (Nous en avons assez, 2020) est un film commandé par le Bonner Kunstverein dans le cadre du 250^e anniversaire de la naissance de Ludwig van Beethoven à Bonn. L'artiste fait se rencontrer des personnes d'âge et d'horizons différents : les musiciens de l'orchestre de Bonn jouent la 7^e symphonie de Beethoven, entourés par les enfants des écoles locales qui s'amuse, dansent et courent. L'initiative part d'un travail collectif sur les thèmes fondamentaux chez Beethoven : la liberté, l'humanité, la nature.

Bio graphie de Jeremy Deller



Jeremy Deller naît à Londres en 1966.

Dans les années 1980, il étudie l'histoire de l'art à l'Institut Courtauld (Londres) puis à l'Université de Sussex.

En 1986, il rencontre Andy Warhol à Londres puis le retrouve à la Factory à New York.

En 2004, il reçoit le prestigieux Prix Turner pour *Memory Bucket*, une vidéo documentaire sur la ville natale de George Bush au Texas.

En 2007, il est invité en vue de l'édition 2017 du festival décennal d'art contemporain *Skulptur Projekte* à Münster, en Allemagne. Il lance un projet participatif au long cours avec les associations et les habitantes et habitants de la ville, qui s'échelonne sur dix ans.

Il réalise une exposition personnelle au Palais de Tokyo, à Paris, en 2008. Intitulée « D'une révolution à l'autre », cette exposition comportait notamment l'ensemble *Folk Archive* qui explore la culture populaire britannique.

En 2012, sa première rétrospective, intitulée « *Joy in People* », est montrée à Bruxelles (WIELS Centre d'art contemporain), puis à Philadelphie (Institute of Contemporary Art) et à St Louis (Contemporary Art Museum).

Il représente la Grande-Bretagne à la Biennale de Venise en 2013, où il investit le pavillon britannique avec l'exposition « *English Magic* ».

En 2016, il organise à New York la performance *Iggy Pop Life class*.

En 2021-2023, l'exposition « *Warning Graphic Content* » rassemblant ses affiches et œuvres imprimées, est montrée à Glasgow (galerie The Modern Institute), Paris (galerie Art Concept), Genève (Musée d'art moderne et contemporain), Barnsley (The Civic), Vienne (Franz Joseph Kay), Copenhague (Kunsthall Charlottenborg).

Jeremy Deller développe depuis les années 1990 une pratique qui évolue effrontément entre art conceptuel, performance, installation et vidéo. Il affirme préférer « *working with people rather than things* » : travailler avec les gens plutôt qu'avec les choses. Plutôt que de créer des objets d'art, il cherche avant tout à produire des rencontres, des événements, en faisant se croiser des horizons différents. Son terrain de jeu est avant tout la Grande-Bretagne, même s'il a aussi réalisé des projets aux États-Unis et en Allemagne en particulier. Son travail part d'une attention portée à l'histoire sociale, à l'actualité politique, à la culture populaire et à la musique. Il sabote le statut de l'artiste créateur, et il associe au cours de son processus créatif toutes sortes de personnes – ouvrières et ouvriers, praticiennes et patriciens amateurs, inventrices et inventeurs extravagants, enfants, fans de rock n'roll ou de pop music... Avec humour, il réaffirme à chaque expérience son immense capacité d'émerveillement pour les contre-cultures, l'inventivité anonyme et la force insurrectionnelle du peuple.

Rencontre avec Jeremy Deller et Sophie Kaplan, directrice de La Criée centre d'art contemporain, le samedi 10 juin 2023, à 15h.

Jeremy Deller, *Everybody in the Place, An Incomplete History of Britain 1984-1992* (capture), 2018, filmé à Londres en Mai 2017

Photo : Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute Toby Webster LTD, Glasgow ; Art Concept, Paris

L'édition

«Art is Magic, le meilleur livre de Jeremy Deller»

Éditeurs

Cheerio Publishing,
Londres
(version anglaise)

Musée des beaux-arts,
La Criée centre d'art
contemporain,
Frac Bretagne,
Rennes
(version française)

Distributeur

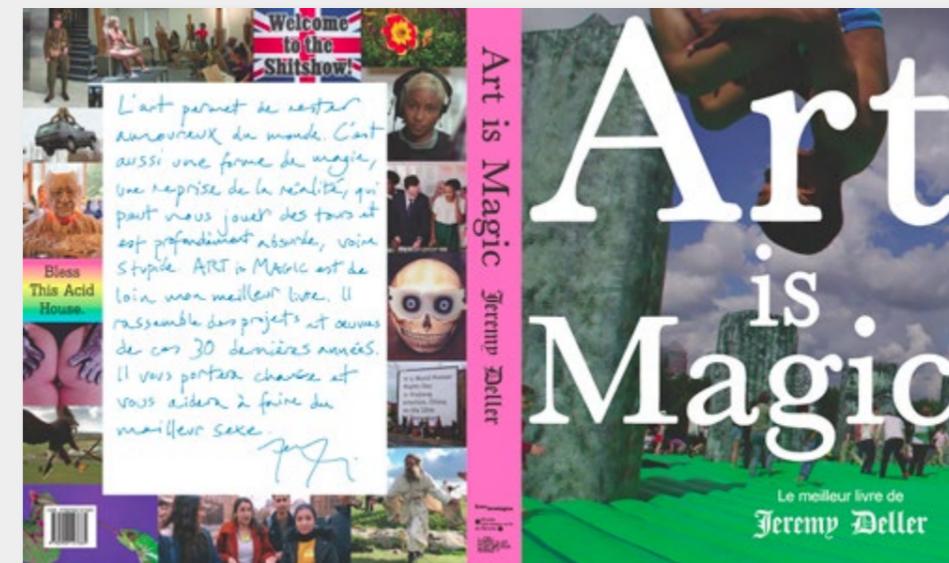
Les Presses du Réel,
Dijon
(version française)

240 pages
2 000 exemplaires
28 €

Cette édition sera
disponible en librairie
à partir du lundi 15 mai.

Première monographie en français, « *Art is Magic, le meilleur livre de Jeremy Deller* » parcourt les références culturelles du célèbre artiste britannique, de Rod Stewart à la révolution industrielle, en les reliant à ses œuvres emblématiques. L'ouvrage très élaboré, conçu par Jeremy Deller lui-même, est structuré en douze chapitres écrits par l'artiste et contient cinq entretiens. Publié à l'occasion de la première rétrospective en France de Jeremy Deller, « *Art is Magic* » dresse le panorama le plus complet de son travail des années 1990 à ce jour, à partir d'une quinzaine de projets et d'œuvres majeures qui ont ponctué son parcours.

« *Art is Magic* » constitue une tentative de relier les œuvres clés de la carrière de Jeremy Deller avec l'art, la musique pop, le cinéma, la politique et l'histoire qui ont inspiré son travail.



Deller a fait couler beaucoup d'encre au fil des décennies, mais c'est la première fois qu'il rassemble toutes ses sources culturelles. L'ouvrage est divisé en trois sections : un guide visuel de ses œuvres préférées, des réflexions approfondies sur sa vie et sa pratique artistique et, enfin un album d'images expliquant ce qui le motive (de Rod Stewart aux chauves-souris, du *juke-box* parfait aux têtes de hache néolithiques).

Le livre présente des œuvres qui ont jalonné la vie et la carrière de Deller, la plupart inédites. S'y entrecroisent ainsi son installation gonflable pour le festival international de Glasgow, la grève des mineurs (son film sur la bataille d'Orgreave), les chauves-souris (sujet d'au moins trois des œuvres de Deller), Andy Warhol (qu'il a rencontré en 1986), les liens entre la révolution industrielle et le *heavy metal*, et les busards cendrés picorant les yeux d'un député conservateur (figurant dans sa fresque contre la chasse au gibier créée pour la Biennale de Venise).

Une signature de l'ouvrage sera proposée le samedi 10 juin à La Criée centre d'art contemporain, à l'issue de la rencontre avec l'artiste qui aura lieu à 15h.

Biographie des commissaires

Biographies des commissaires



© Aurélien Mole

Étienne Bernard

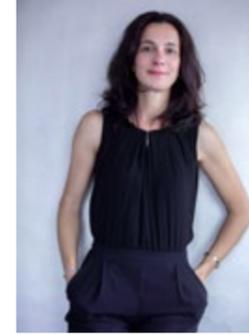
Directeur du Frac Bretagne depuis 2019, Étienne Bernard a précédemment dirigé Passerelle Centre d'art contemporain à Brest (2013-2019), le programme de recherche et de résidence Fieldwork : Marfa aux États-Unis (2010-2013) ainsi que le Festival international de l'affiche et du graphisme de Chaumont (2007-2009). Parallèlement, il a été commissaire associé au CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux (2007-2009) et commissaire de la sixième édition des Ateliers de Rennes-Biennale d'art contemporain avec Céline Kopp (2018). Au cours de sa carrière, il a développé de nombreux projets impliquant des artistes tels que John Akomfrah, Pauline Boudry & Renate Lorenz, Bouchra Khalili, Mierle Laderman Ukeless, Nathaniel Mellors, Senga Nengudi, Martin Parr, Koki Tanaka, Fredrik Værsløv, Ola Vasiljeva, Erika Vogt ou encore Ming Wong. Étienne Bernard a, en outre, enseigné la théorie de l'art à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (2008-2013) et à l'École Supérieure des beaux-arts de Nantes (2010-2013). Il intervient régulièrement dans de nombreuses écoles d'art parmi lesquelles la HEAD de Genève en Suisse, l'École Nationale Supérieure des beaux-arts de Paris, la Krabbesholm Højskole au Danemark ou la Malmö Art Academy en Suède.



© Jean-Manuel Salingue

Jean-Roch Bouiller

Jean-Roch Bouiller est docteur en histoire de l'art contemporain et conservateur en chef, directeur du Musée des beaux-arts de Rennes depuis janvier 2019. Il a précédemment contribué à l'ouverture du Mucem, à Marseille, en 2013, en tant que commissaire associé à la programmation et responsable d'un nouveau secteur dédié à l'art contemporain. Il était auparavant responsable des collections contemporaines de Sèvres – Cité de la céramique. Il a été commissaire de plusieurs expositions, parmi lesquelles « Un autre soleil » (2008), « Circuit céramique » (2010), « Jacqueline Lerat, l'être et la forme » (2012), « Des artistes dans la Cité » (2014), « Stefanos Tsivopoulos, History zero » (2014), « J'aime les panoramas » (2015), « Albanie, 1207 km est » (2016), « Graff en Méditerranée » (2017), « Or » (2018), « Étonnants donateurs » (2020), « La Couleur crue » (2021), « Vera Molnar. Pas froid aux yeux » (2021). En plus des catalogues de ces expositions, il a publié de nombreux articles sur l'art contemporain, sur les écrits d'André Lhote, sujet de sa thèse de doctorat, et en codirection, deux livres sur « *Les bibliothèques d'artistes, XX^e-XXI^e siècles* » (2010) et « *Le panorama, un art trompeur* » (2019). Son intérêt pour la création d'aujourd'hui repose sur la capacité de l'art contemporain à se confronter à une multitude de champs culturels hétérogènes, éloignés dans le temps et métissés, provoquant des expériences de visites sans cesse renouvelées.



© Céline Nieszawer d.c.a

Sophie Kaplan

Sophie Kaplan est directrice de La Criée centre d'art contemporain depuis 2012. Diplômée en lettres modernes et en histoire de l'art, elle a travaillé à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris entre 2000 et 2006 et a mené parallèlement des commissariats d'exposition en Allemagne et en Angleterre avant de prendre la direction du Centre rhénan d'art contemporain d'Altkirch entre 2007 à 2012. Commissaire d'expositions (parmi lesquelles Julien Berthier et Stéphane Thidet, 2008 ; Aurélie Godard et Ann Veronica Janssens, 2011 ; Amalia Pica, 2014 ; Runo Lagomarsino, 2015 ; Ariane Michel, 2016 ; Félicia Atkinson, 2017 ; David Horvitz, 2019 ; Seulgi Lee, 2019 ; Amadou Sanogo, 2020 ; Jockum Nordström, 2021 ; Bertille Bak, 2022), elle est également éditrice et autrice (revue *Lili, la rozell et la marimba*, catalogues Alan Sekula, Julien Bismuth, Joseph-Charbel Boutros, etc.). Elle a enseigné à la Haute école des arts du Rhin et participe régulièrement à différents jurys et commissions.

Son approche critique et sa pratique curatoriale se développent autour de l'importance accordée aux collaborations – notamment avec les artistes via la mise en place à La Criée des cycles thématiques et des artistes associés ; de la place laissée au-x récit-s comme moteurs de la recherche, de la création et de la transmission ; de l'intérêt porté au croisement des arts, des disciplines et des savoirs.



© Jean-Manuel Salingue

Claire Lignereux

Claire Lignereux est historienne de l'art, diplômée de l'École Normale Supérieure de Paris et de l'université Sorbonne – Paris IV. Elle est responsable des collections d'art moderne et contemporain du Musée des beaux-arts de Rennes depuis novembre 2021, ainsi que de la coordination d'Exporama. Elle a été co-commissaire de l'exposition « Pas Sommeil. La fête dans tous ses états » (Musée des beaux-arts, Les Champs Libres, Frac Bretagne) pour Exporama 2022.

Présentation des 3 lieux

La Criée centre d'art contemporain

La Criée centre d'art contemporain est un espace d'exposition et une fabrique de pensées, de rencontres et de paroles, dédiée à la recherche, à la production et à la diffusion d'œuvres d'artistes français et étrangers, émergents ou reconnus, dans et hors ses murs. Implantée en plein centre-ville de Rennes, dans le bâtiment des halles centrales et ouvert à un large public, La Criée est un lieu où s'inventent et se réfléchissent les formes artistiques d'aujourd'hui et de demain, ainsi que les usages de ces formes. Chaque saison, la programmation croise expositions, projets artistiques et événements pluridisciplinaires, qui répondent à des objectifs de pratiques d'exposition, de recherche, de diffusion internationale et d'inscription durable sur les territoires. Expérimenter les différents modes de rencontres et de transmission avec les publics est au cœur même de l'ensemble de ces objectifs. La Criée est un équipement culturel de la Ville de Rennes, qui reçoit le soutien du ministère de la Culture (Drac Bretagne), de la Région Bretagne et du Département d'Ille-et-Vilaine.

Frac Bretagne

À travers un ambitieux programme d'expositions, de diffusion et de documentation de sa collection de plus de 5 000 œuvres ainsi que de nombreux dispositifs à destination des publics, le projet artistique et culturel du Frac Bretagne, intitulé « Faire archipels », interroge l'avenir de l'institution à l'aune des aspirations légitimes de notre société contemporaine. Il se veut inclusif en misant sur une politique des publics horizontale et participative, ouvert sur la diversité en inscrivant le Frac dans des circulations internationales, décloisonné en s'ouvrant à d'autres champs disciplinaires, inscrit en Bretagne et dans le monde en fondant toutes ses actions sur la coproduction mais également engagé sur les terrains des droits culturels des personnes, de l'égalité femme-homme et de l'écoresponsabilité. Le Frac Bretagne est un établissement public de coopération culturelle créé et porté par la Région Bretagne, l'État et la Ville de Rennes.

Musée des beaux-arts de Rennes

Le Musée des beaux-arts de Rennes propose aux publics un panorama de l'histoire de l'art depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Ses collections sont structurées autour de trois axes forts : un cabinet de curiosité du 18^e siècle, enrichi au fil du temps par diverses ambitions de construire un musée-monde ; un fonds de peintures anciennes (Véronèse, Rubens, Chardin, Gustave Caillebotte, Odilon Redon), notamment très riche pour le 17^e siècle français (Georges de La Tour, Charles Le Brun, Noël Coypel, Philippe de Champaigne) ; un ensemble d'art moderne et contemporain, constitué dès le milieu du 20^e siècle (Picasso, Gris, Tanguy, Laloy, Soulages, Hains, Asse, Morellet, Nemours, Molnár). Ses expositions temporaires cherchent à valoriser ces trois axes qui offrent la possibilité de confronter art ancien, art contemporain et des objets de collection venus d'horizons divers. Le Musée des beaux-arts est un équipement culturel de la Ville de Rennes. Il reçoit le soutien du ministère de la Culture (Drac Bretagne), de la Région Bretagne et du Département d'Ille-et-Vilaine.

Sélection de visuels pour la presse



Jeremy Deller, *Sacilege*, 2012, installation view Greenwich, London/UK

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *Beyond the Withe Walls*, 1997-2012

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *The Battle of Orgreave Archive (An Injury to One is an Injury to All)*, 2001. Participating former miners on the day of the performance.

© Jeremy Deller. Tate Collection. Photo : Parisah Taghizadeh. Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris



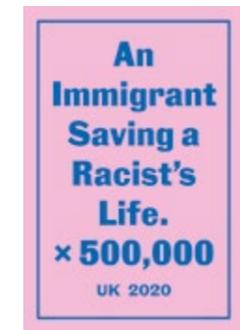
Jeremy Deller & Alan Kane, *Farmers Protest, Whitehall*, London, 2001, de l'ensemble *Folk Archive*, 2005

© Jeremy Deller & Alan Kane. British Council Collection. Photo : Courtesy des artistes ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *Do Not Eat Octopus*, 2017

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *An Immigrant Saving a Racist's Life. x 500 000*, 2017, de l'ensemble *Warning Graphic Content*, 1993-2021

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ; The Modern Institute / Toby Webster LTD, Glasgow ; Art : Concept, Paris

Informations pratiques

Tarifs

- Billet couplé pour les expositions « Forever Sixties » et « Art is Magic », visite libre. Tarif plein : 12 € / tarif réduit : 7 €.
- Billet couplé pour les expositions « Forever Sixties » (visite guidée) et « Art is Magic » (visite libre). Tarif plein : 18 € / tarif réduit : 13 € / tarif spécial : 6 €.
- Achat groupé pour les groupes de 10 à 30 personnes, visite libre : 10 € par personne.

Afin de toucher le plus large public, la Ville de Rennes et Rennes Métropole proposeront un accès gratuit à ces deux expositions pour les jeunes de moins de 26 ans, les personnes en situation de handicap et leur accompagnant, les titulaires du dispositif Sortir!, les bénéficiaires des minima sociaux et les demandeurs d'emploi.

Autres bénéficiaires de la gratuité : détenteurs de la carte Icom, de la carte Culture, de la carte presse, de la carte Ambassadeur, commissaires d'exposition, adhérents membership Collection Pinault et jeunes détenteurs de la carte « super cercle ».

Bénéficiaires du tarif réduit : membres de la SAMBAR et de l'association des Amis du Frac, groupes ambassadeurs. Offre couplée avec le Fonds Hélène et Édouard Leclerc (Landerneau).

Information et réservation en ligne sur exporama-rennes.com

*Les collections permanentes du Musée des beaux-arts sont accessibles gratuitement. L'accès au Musée est également gratuit chaque premier dimanche du mois.

**L'entrée est gratuite à La Criée centre d'art contemporain.

***Le Frac Bretagne propose également une entrée gratuite le dimanche.

Forever Sixties L'esprit des années 1960 dans la Collection Pinault

Du samedi 10 juin au dimanche 10 septembre 2023
au Couvent des Jacobins, 20 Place Sainte-Anne.
Ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 19h, nocturnes
chaque mercredi jusqu'à 22h.

Une programmation culturelle autour de l'exposition
est en cours d'élaboration. Le détail sera communiqué
ultérieurement.

Tout l'été, la Collection Pinault s'expose à Paris, Rennes
et Dinard : un premier billet acheté pour l'une de ces trois
expositions permet de bénéficier du tarif réduit pour
visiter les deux autres.

- « Avant l'orage » à la Bourse de Commerce –
Pinault Collection (Paris) jusqu'au 11 septembre 2023 ;
- « Irving Penn. Portraits d'artistes. Photographies
de la Collection Pinault » à la Villa Les Roches Brunes
(Dinard), du 10 juin au 1^{er} octobre 2023 ;
- « Forever Sixties, l'esprit des années 1960
dans la Collection Pinault » au Couvent des Jacobins
(Rennes), du 10 juin au 10 septembre 2023.

Art is Magic Une rétrospective de Jeremy Deller

Du samedi 10 juin au dimanche 17 septembre 2023.

- Musée des beaux-arts,
20 quai Émile Zola :
du mardi au dimanche, de 10h à 18h,
nocturnes jusqu'à 22h les mercredis 5 juillet,
2 août et 6 septembre.*
- La Criée centre d'art contemporain,
Place Honoré Commeurec :
du mardi au dimanche, de 13h à 19h,
nocturnes jusqu'à 22h les mercredis 5 juillet,
2 août et 6 septembre.**
- Frac Bretagne,
19 avenue André Mussat :
du mardi au dimanche, de 12h à 19h.***

Visites guidées

Des visites guidées d'1h15 sont proposées au Couvent
des Jacobins :

- du mardi au vendredi à 11h, 14h30 et 16h30 ;
- mercredi à 11h, 14h30, 16h30 et 19h ;
- samedi et dimanche à 11h, 14h30, 16h30 et 17h30.

Dispositifs de médiation

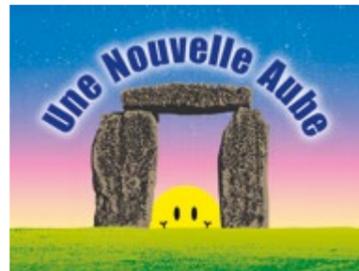
Engagées dans la promotion des droits culturels, Rennes
métropole et la Ville de Rennes animent depuis 2018
un réseau d'ambadrices et d'ambassadeurs de la vie
culturelle. L'objectif est d'impliquer des professionnels ou
bénévoles de différents secteurs (loisir, handicap, social,
scolaire) dans des temps d'échanges et de conseils afin
de leur permettre d'encadrer en autonomie des groupes
de visiteurs durant des expositions estivales.

Cette expérience est renouvelée avec les expositions
« Forever Sixties » et « Art is Magic ».

D'autres dispositifs de médiation sont également prévus :
un dossier pédagogique à destination des scolaires,
un kit ludique pour le public familles/enfants et un livret
Falc (Facile à lire et à comprendre).



Jeremy Deller, *Putin's Happy*, 2019
© Jeremy Deller. Photo : Musée des beaux-arts
de Rennes (capture). Courtesy de l'artiste ;
The Modern Institute/ Toby Webster LTD,
Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *Une Nouvelle Aube*,
2021, de l'ensemble *Warning Graphic
Content*, 1993-2021

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ;
The Modern Institute/ Toby Webster LTD,
Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *Iggy Pop
Lifeclass NY*, 2016

© Jeremy Deller. Photo : Elena Olivo. Courtesy
de l'artiste ; Brooklyn Museum ; The Modern
Institute/ Toby Webster LTD, Glasgow ; Art :
Concept, Paris



Jeremy Deller, *Putin's Happy*, 2019
© Jeremy Deller. Photo : Musée des beaux-arts
de Rennes (capture). Courtesy de l'artiste ;
The Modern Institute/ Toby Webster LTD, Glasgow ;
Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *Speak to the Earth and
It Will Tell You*, 2007-2017

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ;
The Modern Institute/ Toby Webster LTD,
Glasgow ; Art : Concept, Paris



Jeremy Deller, *Valerie's Snack Bar*,
2009. Installation at Cornerhouse,
Manchester International Festival,
with banners by Ed Hall

© Jeremy Deller. Photo : Courtesy de l'artiste ;
The Modern Institute/ Toby Webster LTD,
Glasgow ; Art : Concept, Paris

Exporama 2023



Le festival Exporama propose aux publics de proximité comme touristiques un programme mettant en valeur ce que Rennes recèle d'initiatives multiples en art contemporain. L'ambition d'Exporama est de fédérer les acteurs de l'art contemporain du territoire autour d'une programmation commune, démontrant la vitalité et la diversité de la création contemporaine et de sa diffusion à Rennes et en Bretagne.

Cette programmation réunit les acteurs en régie municipale ou métropolitaine (Musée des beaux-arts, La Criée centre d'art contemporain, le Fonds Communal d'Art Contemporain, Les Champs Libres, etc.), le Frac Bretagne, les associations agissant dans la création et la diffusion des arts visuels (le centre d'art labellisé 40mcube, les Ateliers du Vent, teenage kicks, l'œil d'Oodaaq, etc.), les centres culturels des quartiers (le Phakt), les galeries privées. C'est une offre grand public, foisonnante, accessible financièrement, notamment à la jeunesse, en cohérence avec la politique culturelle de Rennes.

Pour sa troisième édition, Exporama emmène les publics à la découverte de l'art contemporain partout dans la ville. La programmation 2023 propose des expositions temporaires, des installations éphémères en plein air, des visites guidées et des événements.

Le parcours urbain en centre-ville

Pour découvrir une partie de la programmation, un parcours dans le centre-ville rennais est proposé, à faire en autonomie, à pied ou à vélo, le temps d'une journée ou d'un week-end.

Itinéraire: 3 km / 35 minutes de marche. Départ du Couvent des Jacobins.
Arrivée sur le parvis de la gare de Rennes.

Une signalétique accompagnera le parcours et sera déployée à partir de mi-juin à proximité de chaque point d'intérêt.



Rennes et l'art contemporain

40 ateliers d'artistes et des aides à la création

Depuis près de 30 ans, la Ville de Rennes propose aux artistes plasticiens des locaux adaptés, issus de son parc immobilier, pour leur permettre de travailler dans de bonnes conditions. En 2022, le parc de la Ville compte 37 ateliers d'artistes, dont 6 ateliers-logements. L'existence de ces espaces dédiés à la création contemporaine contribue au dynamisme culturel rennais, témoigne de la volonté de la Ville d'impliquer les artistes dans les mutations de la cité, et permet d'engager des échanges et des débats avec les habitants. Les diplômés de l'école des beaux-arts et du département arts plastiques de l'Université Rennes 2 forment un vivier de jeunes artistes que la Ville entend soutenir. La mise à disposition des ateliers à des tarifs modestes répond à la nécessité de les accompagner au début de leur carrière. Par ailleurs, chaque année, la Ville organise des journées portes ouvertes dans ces ateliers d'artistes. Cette mise à disposition d'ateliers est accompagnée par l'attribution de bourses d'aide à la création, qui permettent aux artistes de développer une recherche formelle et/ou technique particulière, d'être présents dans un salon, une résidence d'artiste...

Un Fonds Communal d'Art Contemporain de 500 œuvres

Chaque année, la Ville acquiert des œuvres d'art qui viennent enrichir son Fonds Communal d'Art Contemporain. Cette collection qui compte aujourd'hui plus de 500 œuvres reflète la vie artistique de Rennes: artistes y résidant, y travaillant (professeurs d'écoles d'art) ou ayant marqué la ville par une réalisation (commande publique, par exemple). Chaque été depuis 2013, la Ville de Rennes expose les œuvres acquises l'année précédente pour le Fonds Communal d'Art Contemporain.

Un soutien affirmé pour l'art public

Depuis le début des années 80, la Ville de Rennes soutient les projets artistiques dans l'espace public, au-delà du seul cadre du 1 % artistique. Grâce à la réalisation d'œuvres dans toute la cité (bâtiments, jardins, terrasses, parkings, etc.), la Ville accompagne les mutations de son centre historique, ainsi que la naissance et les transformations des quartiers. Récemment, la Ville de Rennes a affirmé une forte ambition artistique dans les projets d'aménagements urbains, puisque les Zones d'aménagement concerté (ZAC) d'initiative publique sont désormais aussi l'occasion de programmer et de financer, sur les budgets des opérations, des œuvres dans l'espace public.

En 2022, la commande d'art public associée à la ligne b du métro s'est concrétisée à Rennes. Sept artistes de renommée internationale dont Charles de Meaux, Jean-Marie Appriou, Ugo Rondinone ou encore Phillip King, ont réalisé des œuvres inédites qui ont pris place dans sept stations de métro ou à leurs abords.

Destination Rennes proposera des visites guidées tout au long de l'été pour découvrir les sept œuvres issues de cette commande inédite.

**Rendez-vous : parvis de la Gare,
devant la sculpture Morvarc'h.**

Durée : 1h30

Samedis 10, 17 et 24 juin à 15h.

Chaque jeudi du 13 juillet au 31 août à 10h30.

Samedi 1^{er} et 8 juillet à 15h.

Samedi 9 septembre à 15h.

Gratuit

Réservation obligatoire sur tourisme-rennes.com

Le dossier de presse présentant les œuvres de la ligne b ainsi que la brochure associée sont disponibles sur [ce lien](#).

Cet été, prolongez l'expérience de l'art contemporain à Rennes avec :

- 40mcube
- Les Ailes de Caius
- Les Ateliers du vent
- Bon accueil
- Capsule Galerie
- Carré Rennais
- Electroni[k]
- Galerie Drama
- Galerie Le Lieu
- Galerie Oniris
- Les Champs Libres
- Le Grand Angle Imoja
- Lendroit éditions
- Mille au carré
- Noir Brillant
- Le Mur de Rennes
- L'œil d'Oodaaq
- L'Opéra de Rennes
- Le PHAKT - Centre culturel Colombier
- Teenage Kicks
- Les Tombées de la Nuit
- Le Vivarium

La Bretagne et l'art contemporain

Pour prolonger le parcours rennais autour de l'art contemporain, d'autres lieux phares séduiront les publics, autour de Rennes et un peu partout en Bretagne.

À l'initiative du **Frac Bretagne**, une **exposition photographique** est proposée sous forme d'un parcours en Bretagne. Résultant d'une grande commande nationale financée par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF, « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire » sera présentée au domaine de Kerguéhennec à **Bignan** (du 25 juin au 5 novembre), à la Galerie Le Lieu à **Lorient** (du 9 juin au 17 septembre), au Centre d'art Passerelle à **Brest** (du 16 juin au 16 septembre) et au Festival photo du **Guilvinec** (du 1^{er} juin au 30 septembre).

Ille-et-Vilaine

- L'événement **Étangs d'art** installe des œuvres sur l'étang communal de **Saint-Aubin-du-Cormier**, l'étang de Chevré à **La Bouexière**, l'étang de **Marcillé-Robert** et l'étang du parc Ar Milin à **Chateaubourg**, du 11 juin au 30 septembre ;
- À **Chateaugiron**, le centre d'art **Les 3 Cha** présente au Donjon-Galerie le projet vidéo « *Conte d'amour & de mort (Tristan & Yseult Reloaded)* » de Stanislas Paruzel ainsi qu'une installation sculpturale « *Bal(l)jade* » de Pierre-Alexandre Remy, du 8 juillet au 17 septembre ;
- Superflux à **Bazouges la Pérouse** ouvre chaque week-end ses espaces publics du centre bourg dans lesquels travaillent artistes et designers ;
- **Dinard** propose un parcours artistique « Les Arts au Clair de Lune », du 23 juin au 5 novembre ;
- Cet été, les Ateliers du Plessix Madeuc exposent les œuvres de Ainaz Nosrat et Assoukrou Ake, au presbytère de **Saint-Briac-sur-Mer** ;
- Autres lieux à découvrir : la galerie Quinconce à **Monfort-sur-Meu**, l'artothèque de Vitré...

Morbihan

- Festival photo **La Gacilly** sur la thématique « La nature en héritage », du 1^{er} juin au 1^{er} octobre ;
- Galerie de Faouëdic à **Lorient** avec une exposition de Marie Morel, du 26 mai au 23 juillet ;
- Artothèque – Galerie Pierre Tal-Coat à **Hennebont**, avec l'exposition « Firestone Peak » de Nicolas Desverronnières, du 15 mai au 29 juillet ;
- Sur **l'île d'Arz**, le parcours « Au détour des routes et des chemins, 7 travaux in situ » de Daniel Buren présenté par le domaine de Kerguéhennec jusqu'au 30 octobre ;
- La Minoterie21, à **Peillac**, avec l'exposition collective « Le Comportement des choses » à la chapelle de la Congrégation ;
- L'Atelier d'Estienne à **Pont-Scorff** pour la 25^e édition du parcours « L'Art chemin faisant » du 25 juin au 17 septembre ;
- Et aussi, L'Art dans les chapelles en pays de **Pontivy** et **Baud**.

Côtes d'Armor

- GwinZegal à **Guingamp** avec l'exposition photographique de Tom Wood « Every Day is Saturday », du 23 juin au 15 octobre ;
- L'Imagerie à **Lannion**, avec l'exposition collective « Résonances. La collection de L'Imagerie », du 24 juin au 28 octobre ;
- Autres lieux : Galerie du Douven à **Trédrez-Locquémeau**, La Briqueterie à **Langueux**.

Finistère

- Galerie Méandres à **Huelgoat** avec l'exposition collective « Loup y es-tu » du 20 mai au 3 septembre ;
- Festival Setu, les 26 et 27 août à **Elliant** ;
- Les Balades Photographiques de **Daoulas** dans les jardins de l'abbaye et la ville avec les photographes Sophie Zénon et Benjamin Deroche, du 5 avril au 3 décembre ;
- Festival photo « L'Homme et la Mer » dans les rues et sur les quais du port du **Guilvinec** et à **Treffogat-Léchiagat**, du 1^{er} juin au 30 septembre ;
- L'EESAB de **Quimper** propose chaque année une exposition estivale.

a.c.b, faire rayonner l'art contemporain en région Bretagne

Créé en 2002, le réseau a.c.b fédère des acteurs et actrices de la filière des arts visuels en région et compte aujourd'hui 230 adhérents (structures, artistes, indépendants, salariés, etc.). Il développe des actions d'observation, de ressource, d'accompagnement, de mutualisation et de mise en œuvre de projet, en résonance avec les enjeux de cet écosystème culturel. artcontemporainbretagne.org

Venir à Rennes

La capitale de la Bretagne est facilement accessible avec la ligne à grande vitesse (LGV) et de nombreuses liaisons aériennes et autoroutières.

TGV

- Grâce à la LGV, la gare de Rennes est seulement à 1h25 de Paris au départ de la gare Montparnasse avec des départs toutes les heures voire toutes les 30 minutes en heures de pointe.
- Pour visiter Rennes depuis Paris, le train est à la fois écologique et économique. Une fois sur place, il est facile de se déplacer dans la capitale bretonne sans voiture : à pied, en bus, en métro ou en louant un vélo.

Avion

- Rennes est à 1h de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle.
- Des vols directs réguliers sont assurés depuis Paris, Toulouse, Lyon, Marseille et Nice.
- De nombreuses liaisons permettent aussi de rejoindre Rennes en 1h30 depuis les grandes métropoles européennes (Francfort, Londres, Porto, Lisbonne et Amsterdam).
- Par ailleurs, Rennes est directement reliée aux hubs que sont Paris, Amsterdam, Francfort (à partir de fin avril), Londres Gatwick et Lyon, permettant ainsi aux voyageurs de rejoindre la capitale bretonne depuis de nombreuses destinations européennes et internationales : Milan, Lisbonne, Copenhague, Berlin mais aussi New-York (10h), Montréal, Tokyo (15h), etc.
- Vols saisonniers : Jersey, Ajaccio et Figari.
- L'aéroport de Rennes-Saint-Jacques est à 20 minutes du centre-ville (bus C6 et 57 ou taxi).

Un point d'information Destination Rennes est présent dans le hall de l'aéroport pour conseiller les visiteurs dans leur découverte touristique de la ville.

Hébergement sur mesure

Rennes propose un parc hôtelier de plus de 4 000 chambres, accessible en bus ou en métro :
— 72 chambres en hôtel 5 étoiles ;
— 640 chambres en hôtel 4 étoiles ;
— 1 759 chambres en hôtel 3 étoiles ;
— 736 chambres en hôtel 2 étoiles ;
— 166 chambres en hôtel 1 étoile.

1 400 chambres sont également disponibles en résidence hôtelière.

Rennes, la gastronome

Du bistrot au gastro, les tables rennaises sont d'une belle diversité. En digne capitale bretonne, Rennes mange poissons et crêpes mais pas que...

Toutes les suggestions et informations sur Rennes sont à retrouver sur tourisme-rennes.com

Contacts presse

Rennes, Ville et Métropole
Tiphane Aymard
attachée de presse
t.aymard@rennesmetropole.fr
06 48 24 20 20

Collection Pinault
Dimitri Besse
attaché de presse
dimitri@claudinecolin.com
06 45 71 58 75